

POLICE MAGAZINE



LES MYSTÈRES DU BAGNE

Lisez, pages 13 et 14, la continuation des passionnantes révélations de Jean Normand sur le bagnes. Cette photo montre des forçats en corvée aux environs de Saint-Laurent-du-Maroni. (W. W.)

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION
30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e
Téléphone : TRINITÉ 72.96
Compte chèques postaux : 1475-65

POLICE MAGAZINE

TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.

FRANCE...	Un an (avec primes)...	50 fr.
	Un an (sans prime)...	37 fr.
	Six mois...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an...	65 fr.
	Six mois...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

AU PAYS OÙ LES FEMMES RENDENT LA JUSTICE



Le féminisme fait des progrès dans tous les pays et gagne peu à peu, mais sûrement, toutes les professions. Mais il est des barrières que certaines nations opposent à son avance. C'est ainsi que, si nous possédons en France de nombreuses femmes avocats qui ont prouvé qu'elles savaient, comme leurs collègues masculins, défendre avec talent la veuve et l'orphelin et même des clients moins intéressants, le rôle de juge est exclusivement réservé aux hommes jusqu'ici.

En Russie, cependant, dans certains tribunaux, la justice est rendue par des femmes.

Elles s'acquittent, paraît-il, fort bien de ces nouvelles fonctions et font preuve d'un grand bon sens.

Notre photographie représente un tribunal féminin en plein fonctionnement en U. R. S. S. La présidente, M^{me} Soikina, était autrefois une modiste, et ses jugements, dit-on, sont dignes de Salomon. C'est une sorte de justice de paix qu'elle préside. Elle sait dénouer avec habileté les cas les plus inextricables et les pauvres gens trouvent auprès d'elle réconfort et mansuétude.

Nos féministes assurent que, d'ici quelques années, nous aurons nous aussi en France des femmes qui rendront la justice.

Une femme chinoise chef de bandits

Pékin (d'un de nos correspondants particuliers).

Comme si elles n'avaient pas assez à faire contre les bandits masculins de toutes sortes qui encombrant la contrée, les troupes gouvernementales sont actuellement terriblement ennuyées par les exploits peu communs d'une femme bandit qui opère dans la région ouest de la province de Honan.

Certes, il y a toujours eu des pirates des deux sexes en Chine. Mais l'histoire de la « veuve Chang » sort de l'ordinaire.

Elle est déjà d'un certain âge. Elle fut pendant très longtemps une personne de la meilleure société. Riche et respectée, son mari était un commerçant connu, qui cumulait ses occupations avec un haut emploi dans la magistrature.

Peu à peu, le malheureux fut ruiné par les déprédations et les ravages dus à la guerre civile. Le dernier coup fut porté lorsqu'il tomba lui-même, mortellement frappé au cours d'une embuscade dressée par des soldats révoltés.

Alors, sa veuve exaspérée par les privations qu'elle avait dû supporter et, peut-être aussi, quelque peu déséquilibrée par ses malheurs successifs, abandonna tout, maison, domestiques, pour lever délibérément une troupe d'hommes armés.

Elle obtint un succès inespéré. Par centaines se joignirent à elle des habitants du pays qui avaient souffert de malheurs analogues.

On dit qu'à l'heure actuelle, elle compterait plus de dix mille (!) partisans, tous fort bien armés.

La veuve Chang, qui est également gratifiée par ses troupes du titre de maréchal, a entrepris de piller et de rançonner systématiquement tous les riches au profit des pauvres. Elle renouvelle en cela les traditions de quelques bandits romantiques occidentaux de jadis. Elle est redoutée des puissants et adorée des humbles.

Il est très difficile de retrouver ses traces une fois ses pillages accomplis, en raison de la sympathie générale qui l'entoure et qui soulève toutes les difficultés sous les pas des troupes chargées de la capturer.

La veuve Chang, qui est un curieux mélange de romantisme et d'esprit pratique, ne néglige rien pour s'attirer les bonnes grâces des paysans.

Elle possède des agents de publicité en quelque sorte !

Chaque fois qu'elle prépare une expédition, elle a le soin de faire coller des affiches et distribuer des tracts, des proclamations altruistes.

C'est ainsi qu'elle annonce : « Il faut piller les riches pour sauver les pauvres ! »

Et encore, ce qui est d'un effet magistral :

« La veuve Chang est l'étoile du salut pour ceux qui souffrent... »

Il est de fait que cette femme étrange peut se vanter de n'avoir jamais fait de mal à ceux qui sont dans la misère. Seuls les favorisés de la fortune sont ses cibles. Elle est probablement renseignée par ceux à qui elle distribue la part « du pauvre ».

La famine règne dans beaucoup de provinces en Chine, depuis la série récente de guerres. La veuve Chang a contribué, pour une assez grande part à soulager les peines des nécessiteux.

Ajouterons-nous qu'elle n'oublie pas, malgré tout, de retenir un raisonnable pourcentage pour elle et ses troupes ?...

Déjà la légende s'est emparée d'elle.

La veuve Chang affirme qu'elle est invulnérable. Elle est toujours à la tête de ses hommes et défie les balles. Ceci impressionne beaucoup ses soldats, qui la croient protégée par les dieux.

Un des gouverneurs militaires d'une province a bien essayé de faire cesser ses déprédations en la faisant passer dans le camp opposé, tel Vidocq, jadis, se mettant aux ordres de Fouché.

Elle a refusé. Elle préfère rester femme bandit... Son prestige est beaucoup plus grand ainsi. Et, sans doute, également ses profits...

Et sa tête est mise à prix. Mais personne ne se soucie de la vendre.

La veuve Chang est l'étoile du salut!...

JOHN HOPKINS.

LA PROHIBITION N'ADOUCCIT PAS LES MŒURS

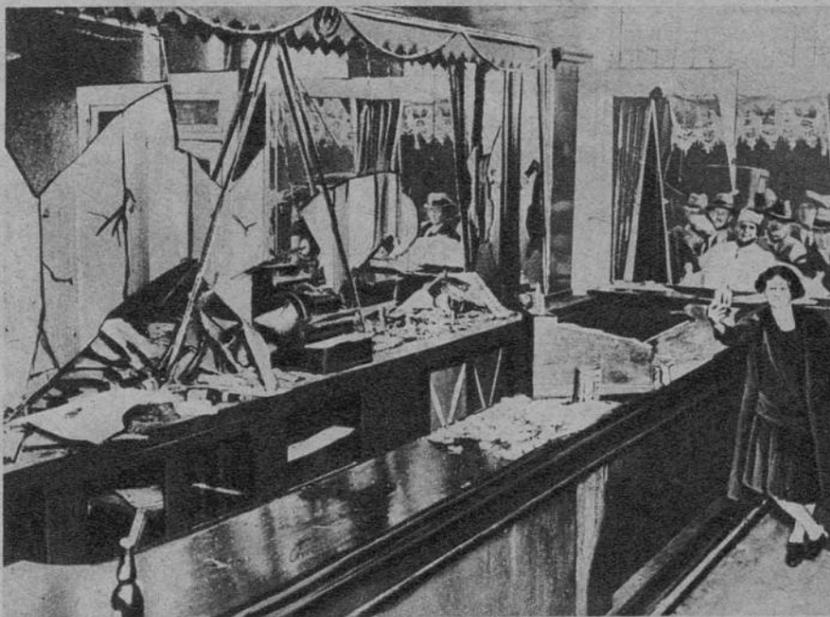
Certains moralistes ont prétendu que si l'alcool disparaissait des mœurs actuelles une ère de bonté s'ouvrirait pour l'humanité. Les Etats-Unis ont commencé l'expérience. A vrai dire, si l'on s'en rapporte aux statistiques, le nombre des méfaits n'accuse aucune diminution sensible depuis la fameuse restriction. Chicago, où les spiritueux sont interdits comme dans les autres villes, a vu, au contraire, s'accroître l'audace de la pègre criminelle.

C'est probablement, disent les théoriciens de la prohibition, que l'alcool continue à être vendu en cachette. Peut-être.

Toujours est-il que les adversaires du régime sec, exacerbés par la privation de leur liquide favori, se livrent parfois à des incartades d'une violence que les pays humides ne connaissent pas.

C'est ainsi qu'une femme de Kansas, M^{me} Wilson, pour protester contre le régime instauré dans les débits de boissons — régime d'eau sucrée, de thé au citron et de laitage — opère de la façon brutale qui suit : elle remonte au préalable son courage en absorbant une forte dose d'alcool de contrebande, puis elle se rend dans un débit et réclame de l'alcool qu'on lui refuse.

Alors, M^{me} Wilson se met à tout casser dans l'établissement, qu'elle laisse dans le même état de destruction que l'on peut constater après l'éclatement d'une bombe.



UNE CAUSERIE VÉCUE SUR LE CRIME



Les autorités policières de la ville de Detroit (Michigan) ont eu récemment la curieuse et intéressante idée de faire diffuser par T. S. F. une causerie sur le crime par... quelqu'un de tout à fait qualifié pour en parler. Par un malfaiteur lui-même.

Le jeune Joseph Dyers, un précoce bandit de seize ans, avait tenté de cambrioler une boutique d'épicerie. Pris en flagrant délit, il avait essayé d'intimider les policiers avec un revolver tiré de sa poche, mais plus rapides que lui, les défenseurs de la loi s'étaient d'un bond mis à l'abri derrière des sacs contenant des graines et avaient tiré sur lui. Le gamin tomba comme une masse, atteint par un projectile.

Aussitôt, on fit venir une voiture ambulance, et Joseph Dyers fut emporté à l'hôpital. Il y fut opéré.

Joseph Dyers exprima tout son repentir de sa mauvaise action.

Mais, profitant de ses bons sentiments, la police eut l'idée de faire parler le jeune homme sur les dangers qu'il y a à prendre « le mauvais chemin ». On le voit ici, sur son lit d'hôpital, se préparant à raconter aux auditeurs par quelles souffrances physiques et morales il est passé depuis son arrestation, et à conseiller à « ... tous ceux qui auraient envie d'embrasser la carrière de brigand (sic) de réfléchir à deux fois avant de mettre leur projet à exécution... »

Lire dans le prochain numéro :
**CE QU'EST LE LABORATOIRE
DE TOXICOLOGIE**

UNE VISITE A MEILLEURS LES VOLEURS D'AUTO



Il n'y a rien qui transforme une voiture comme d'être sale ou cabossée, et les propriétaires volés qui cherchent leur quatorze chevaux généralement si bien entretenue passeront à côté d'elle sans la reconnaître quand elle reviendra de ce match de boxe pour véhicule à essence.

Allons bon, j'allais commencer le chapitre du commerce des autos volées, dont le titre a paru depuis un bon moment sous vos yeux, et voici que j'oublie encore une façon de maquillage des autos dérobées.

Il s'agit du maquillage dans le genre « couteau à Janot ».

Vous connaissez l'histoire du fameux couteau. Janot avait un couteau. Un jour, il en changea l'unique lame. Peu après, ayant brisé le manche de son couteau, il remplaça ce manche par un autre. Le couteau, qui n'avait finalement ni la même lame ni le même manche, demeurerait pourtant celui de Janot.

Ainsi transforme-t-on également des automobiles volées. La carrosserie, le numéro, l'identité, etc., tout est différent, et pourtant c'est toujours la même voiture. Et même — plus fort que pour le couteau — Janot automobiliste n'est plus le propriétaire de la voiture à Janot !

Et nous voici enfin au chapitre du petit commerce des voitures volées.

Nous n'allons donc plus nous intéresser à présent qu'aux autos dérobées pour être revendues.

A Paris, il y a trois marchés officieux d'automobiles maquillées qu'on destine aux naïfs, voire à des acheteurs que les scrupules n'étouffent pas. Ces derniers savent très bien que si cette C.6 fort présentable leur est offerte pour quelques billets seulement, alors que neuve on ne la pourrait avoir que pour 35 000 francs, c'est qu'elle fut achetée au... prix courant.

Les trois marchés en question sont ceux des Ternes, de Levallois et de la porte Maillot.

Celui de la porte Maillot est de beaucoup le plus important.

La porte Maillot, en effet, est le centre des affaires automobiles, que ces affaires soient honnêtes ou non. Un magasin sur deux de l'avenue de la Grande-Armée appartient à une grosse marque : Citroën, Renault, Talbot, etc. En conséquence, depuis l'arc de Triomphe, voire en réalité bien avant si l'on vient de la place de la Concorde par l'avenue des Champs-Élysées, les yeux sont tentés par des carrosseries superbes habilement installées sous globe. Conclusion : la tentation devient irrésistible quand on arrive à la porte Maillot.

Il suffit à ce moment qu'un inconnu vous aborde et vous glisse dans le tuyau de l'oreille : « Voulez-vous une belle

occasion? » pour que vous suiviez ce tentateur comme un toutou.

Certes, vous ne ferez probablement pas affaire ce jour-là. Dame, vous ne pensiez pas acheter une auto et vous n'avez pas de capitaux sur vous. Mais vous reviendrez le lendemain, car vous aurez dit à votre épouse :

— Non, tu n'imagines pas ce que j'ai vu... Une petite Ford pour rien : 9 000 !... Et tu sais, c'est à peine si elle a roulé... C'est une merveille... L'homme qui me la propose avait les larmes aux yeux de s'en séparer, mais, tu comprends, il venait de perdre sa belle-mère et sa voiture était rouge-brique. Il lui en faut une maintenant faisant plus deuil. C'est pourquoi il me cède sa Ford rouge-brique pour des haricots.

Car il y a des gens assez naïfs pour croire toutes les histoires qu'on leur raconte, même les plus formidables. Le monsieur qui a envie d'une voiture devient plus sot qu'un innocent. Dès qu'on lui montre une pseudo-occasion, il saute dessus les yeux grands ouverts et pourtant sans rien voir de ce qui pourrait arrêter son élan.

Et l'on vend comme cela de tout dans certain café voisin de la porte Maillot : des caisses à savon flanquées de roues de patinettes et d'un vieux moteur de pompe à bière, comme une neuf-chevaux ayant encore de l'allure.

Comment on fait et « refait » un client.

Mais, lecteurs, installons-nous à la terrasse de ce grand café, grand en largeur comme en profondeur. Justement, il fait un temps des plus agréables, et de bavarder ainsi nous a donné soif.

— Garçon, deux demis, et bien tassés, c'est pour des malades.

Et maintenant, le nez sur notre faux-col (celui de notre chemise, ou celui de notre bock, à votre choix), observons les gens d'alentour.

Tenez, là-bas, voyez cet homme au visage mat coiffé d'un feutre à la teinte grise trop claire. Il regarde à droite, à gauche. Il attend certainement quelqu'un.

Une aventure? Oui, mais qui n'a rien de sentimental. Ce monsieur attend la poire.

Et voici... Non, ce n'est pas encore la poire. Ce petit homme gros, court et rouge de figure dont le chef s'orne d'un melon quelque peu cabossé est vraisemblablement le complice de l'individu au feutre gris, car il s'est assis à côté de lui sans même lui serrer la main.

Ils causent à voix basse, se méfient des voisins. Je crois, ma foi, que nous sommes bien tombés. Le client, qui certainement ne tardera pas à compléter le trio, tombera sans doute plus mal.

Cette fois, voici

M. Lapoire. Oh ! la bonne figure de naïf ! Il sourit de la bouche, des yeux, du nez. Qu'il est donc comique avec son pardessus trop court, sa jaquette trop longue, son melon sur l'oreille et son parapluie sous le bras ! Un vrai bonhomme de Guérin.

Lui aussi regarde à gauche, à droite. Soudain il croit apercevoir le premier des gens qui l'attendent, alors que les deux complices l'ont vu depuis sa sortie du métro.

Et M. Lapoire s'approche :

— Bonjour... Vous ne m'aviez pas vu venir. Heureusement que j'ai l'œil. Sans quoi... on ne se serait pas rencontrés.

Poignées de mains ; puis l'inévitable : « Qu'est-ce que vous prenez? » La consommation commandée, la conversation s'engage immédiatement. C'est surtout le feutre gris qui parle. Le melon cabossé ne l'ouvre pas. Il observe. C'est l'observateur américain de la Conférence, américain parce qu'il en a l'œil !

Sur quel sujet la conversation? Naturellement, dites-vous, on parle d'automobiles? Erreur. Pendant un bon moment, on parle de tout sauf de cela, et quand M. Lapoire, qui voudrait bien en finir, esquissera un mot sur le sujet justifiant le rendez-vous, vite le feutre gris, qui est un malin, un psychologue de première, enfourchera un autre dada :

— Non, mais que pensez-vous de l'augmentation des Transports en commun?... Eh bien et la dernière revue du Casino, croyez-vous que Joséphine est épatante?

— Mais, demande tout de même M. Lapoire, il se fait tard et si nous ne traitons pas l'affaire...

— L'affaire? Quelle affaire?

— Comment, quelle affaire? Mais l'auto.

— Ah ! l'auto... Sapristi !... Oui, je me souviens maintenant, l'auto...

Alors, se tournant vers le melon cabossé, le feutre gris s'informe :

— Est-ce que nous ne l'avons pas vendue?

Et maintenant faisons un peu de commerce.

Voici donc la voiture volée maquillée comme une courtisane. Elle n'est pas plus laide qu'auparavant, mais à qui la regarde comme il faut, elle vous a pris une drôle d'allure.

Mais, n'est-ce pas, on ne rencontre pas que des méfiants dans la vie.

La voiture bien maquillée, on peut la laisser sortir seule, c'est-à-dire sans la faire précéder d'une voiturette d'avant-garde qui signalera l'arrivée des gendarmes.

Il est bien évident que ce maquillage des pieds à la tête, ce « complet friction » n'est infligé aux voitures volées que si leurs nouveaux maîtres ont l'intention de les revendre.

On ne va pas maquiller une voiture qu'on abandonnera sur la route. Ou alors on n'en changera que le numéro arrière au moyen de quelques coups de pinceaux.

Au fond, le peintre qui, tel un caniche ou un fox, suit dans une voiturette le véhicule dérobé fait partie d'une bande volant une auto pour aller faire un grand coup en banlieue ou en province. Ce seul maquillage suffit, puisque la voiture sera abandonnée après l'exécution du coup projeté.

Le voleur-touriste ne prendra également que cette précaution-là. Et encore, bien souvent, il ne pensera pas à la prendre.

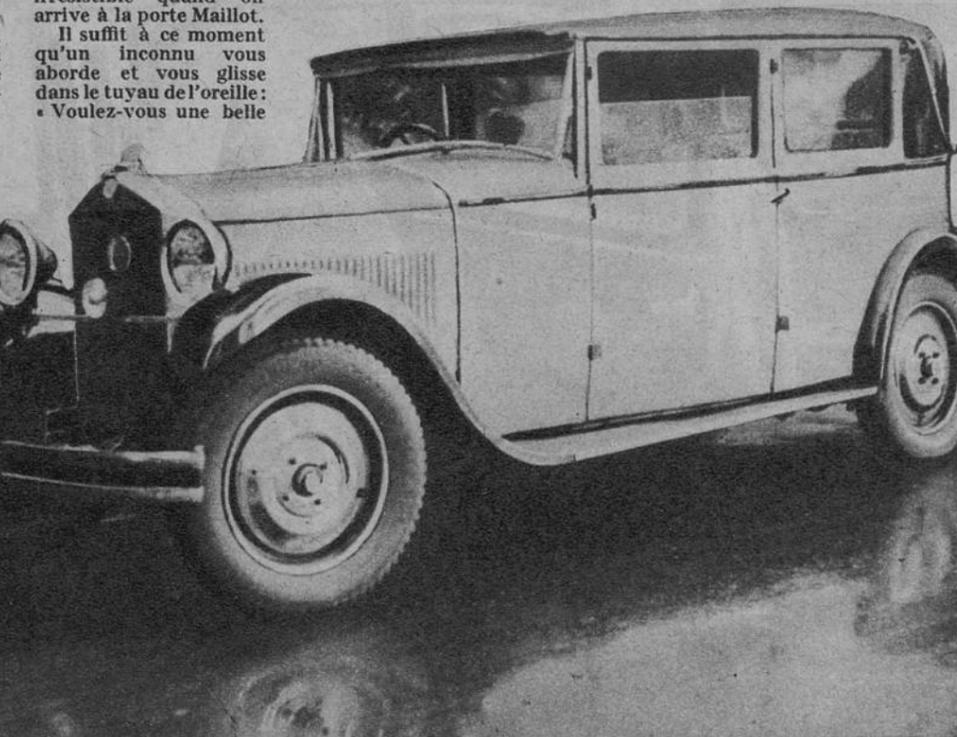
Maintenant, avant de vous parler du commerce des autos volées, permettez-moi de vous signaler un dernier genre de maquillage que j'allais oublier.

Il s'agit de ce que j'appellerai le maquillage à l'emporte-pièce.

Vous n'y êtes pas? Bon, j'éclaire ma lanterne... mais pas mes phares, car ce n'est pas le moment de se faire repérer. Pour maquiller une auto volée à l'emporte-pièce, il suffit de la diriger sur un mur, un arbre ou un parapet de pont.

Ah ! il faut du goût et du « fini » pour ce genre de transformation.

Non, non, je ne plaisante pas, car n'est pas adroit qui veut. Vous pouvez très bien, étant au volant, viser un arbre et entrer dans une charcuterie placée à cinquante mètres.



Et maintenant, on va voir la fameuse voiture qui, moteur endormi, attend le long du trottoir en face... (Wide World.)



Le client n'ose avancer. De plus, les deux filous le maintiennent toujours à distance respectueuse de la voiture. (Wide World.)

Mon Dieu !... Vendue !... Quel coup dans l'estomac de M. Lapoire... Vendue !... Mais vous m'aviez promis...

— Rassurez-vous, fait le melon cabossé qui enfin ouvre la bouche, elle est toujours là, mon ami plaisante. Nous vous l'avons réservée, mais c'est bien parce qu'on vous l'avait promise et que nous sommes gens de parole.

— Oh ! pour ça, appuie le feutre gris, nous sommes gens de parole.

— Et alors, se remet M. Lapoire... peut-on la voir ?

— Mais, certainement.

— Tout de suite ?

— Tout de suite.

— Alors, garçon ?...

— Etes-vous fou !... Vous êtes notre invité, monsieur Lapoire... Garçon, ne prenez pas le billet de monsieur, il est faux !

M. Lapoire rit de la plaisanterie grosse comme une maison de huit étages, laisse payer ces deux messieurs si bien élevés et se lève, sa confiance renforcée et portée finalement à cent pour cent.

Allons, les deux complices sont des diplomates consommés.

Et maintenant on va voir la fameuse voiture qui, très calme, moteur endormi, attend le long du trottoir d'en face.

Ma foi, elle n'est pas du tout si mal que ça, comme dit la chanson. Son maquillage lui donne un petit air de fraîcheur assez séduisant. Évidemment, il ne faut pas mettre le nez dessus.

Mais vous pensez bien que le feutre gris et le melon cabossé empêcheront M. Lapoire, d'un naturel timide d'ailleurs, de s'approcher trop près de la « bagnole » à vendre.

A présent que nous sommes à quelques pas seulement de la voiture en question, examinons-la un peu plus sérieusement, tandis que ces trois messieurs discutent le coup.

Eh bien, ma foi, cette voiture ne résiste pas à un examen

minutieux. Son vernis a été mis en hâte et par des gens qui n'ont point de spécialistes.

Maintenant, si nous nous penchons pour examiner les chiffres de la plaque de voiture, c'est à mourir de rire. Ces chiffres ont des jambages ou des arrondis supplémentaires et il n'est point besoin de prendre une loupe pour constater que sous chacun d'eux les traces d'autres chiffres persistent.

Voyons-nous d'autres détails qui ne nous semblent vraiment pas catholiques ? Non, et pourtant tout dans cette voiture sent, pue la malhonnêteté.

Et ce n'est pas parce que nous sommes avertis. Non, on voit que cette auto est entretenue d'une façon factice, qu'on l'a frottée, astiquée à la diable pour la présenter à M. Lapoire.

Et M. Lapoire, tandis que nous faisons toutes ces constatations, n'ose avancer. Les deux filous « lui en mettent plein les yeux » et le maintiennent toujours à distance respectueuse.

Il est fait et « refait », n'en doutez point. Pour s'en convaincre, il suffit de voir tous ses mouvements de tête approbatifs. Au fond, connaît-il quelque chose à une voiture ? Ce n'est pas lui qui conduira, mais sa femme, qui porte la culotte. D'ailleurs, que va-t-il « prendre » quand son épouse viendra au garage où la voiture aura été conduite par l'un des deux voleurs.

— Tu ne pouvais pas m'avertir, me laisser aller avec toi ? crierait M^{me} Lapoire.

Et Lapoire ripostera, piteux :

— Mais puisque c'était pour te faire une surprise, bobonne !

— Ah ! elle est belle la surprise.

Vous voyez bien que l'affaire est dans le sac : tandis que M. Lapoire sort une liasse de billets de son portefeuille, le filou au feutre gris tire un carnet de reçus de la poche intérieure de son veston.

Un reçu ? Mais parfaitement. Les affaires

sont faites là dans les règles. Il faut bien prévoir et rendre inutiles les incidents provoqués par ceux qui n'admettent pas d'avoir été roulés.

Mais s'il y a des reçus, il y a aussi la manière de s'en servir et de les rédiger.

Et — c'est là que j'en voulais venir — laissez-moi vous conter l'aventure de ce garagiste qui pour n'être point marron n'en fut pas moins chocolat.

Garagiste marron ou chocolat.

Ce brave homme de garagiste s'était installé au haut d'une rue fort en pente. Nous ne citerons point le nom de cette rue, car notre naïf y possède encore son garage et je ne voudrais pas que vous puissiez un beau jour rire de lui.

D'ailleurs, c'est un excellent homme et il ne pécha jamais que par excès de confiance.

Donc, vous voyez le décor d'ici : une rue très en pente, genre rue des Martyrs (qui n'est pas la rue des Martyrs d'ailleurs) et au haut de cette rue un garage.

Entrons à présent dans ledit garage et assistons à un film très vécu dont les deux héros principaux sont le garagiste en question et un jeune homme, ma foi très distingué.

C'est le jeune homme qui parle :

— Oui, en acceptant de traiter cette affaire, vous me tirerez une belle épine du pied. Mes parents sont riches, mais très bourgeois... Moi, je ne suis pas toujours bien sérieux, et dernièrement j'ai eu une

aventure. Oh ! une petite dactylo charmante... Oui, mais la petite dactylo charmante se moquait de moi et, devenue follement exigeante, elle me fit faire des dettes.

« Ces dettes sont criardes et j'ai une bonne demi-douzaine de créanciers à mes trousses. Hier, affolé, l'un d'eux menaçant d'aller tout dire à mon père, j'ai pris dans le coffre paternel trois billets de mille... »

« Vous voyez ça d'ici. Aujourd'hui, je ne sais plus comment m'en sortir. C'est samedi, et chaque samedi papa fait ses comptes. S'il constate — et il le constatera — qu'on lui a volé trois mille francs, il accusera les domestiques. Finalement, je serai obligé d'avouer. Alors, ce sera la malédiction, la fuite, l'engagement à la Légion étrangère peut-être. Oui, papa est un homme d'un autre siècle. Il faut absolument que vous m'aidiez à sortir de là. »

« Je suis venu avec une petite cinq-chevaux en très bon état. Elle a peu roulé. Je puis dire qu'elle est neuve puisque papa me l'a offerte pour mon anniversaire qu'on a fêté le mois dernier. »

« Prenez-la pour trois billets. Ce n'est pas même le prix de la carrosserie. Je dirai à père que la voiture a eu un accident, qu'on la répare. (Suite page 7). JEAN KOLB. »



Le garagiste consent à essayer la voiture et pense réaliser une bonne affaire en l'achetant. (Wide World.)

Bloc-Notes de la Semaine



Alexandre (à droite) et Eugène Boyer sont les auteurs de l'assassinat de M^{me} Diemer, cette vieille dame qui fut découverte assommée dans son appartement de la rue Custine. Selon la déposition d'Alexandre, ce serait Eugène qui se serait rendu coupable du crime. Le misérable était enfermé à Fresnes et a été dénoncé par son frère aîné qu'on avait arrêté.



Un prisonnier, Edmond Achour, pseudo-vicomte d'Harcourt, s'est accusé d'avoir assassiné le jeune Philippe Daudet. Mais ses déclarations, aussi tardives qu'inattendues, paraissent sujettes à caution. (R.)



Les récentes émeutes qui ont éclaté au Caire, au cours des élections parlementaires, ont fait plusieurs tués et blessés. La troupe tira sur la foule. Une voiture motrice de tramway a été incendiée sur la voie publique. Les manifestants ont essayé de démolir plusieurs bâtiments officiels. (K.)



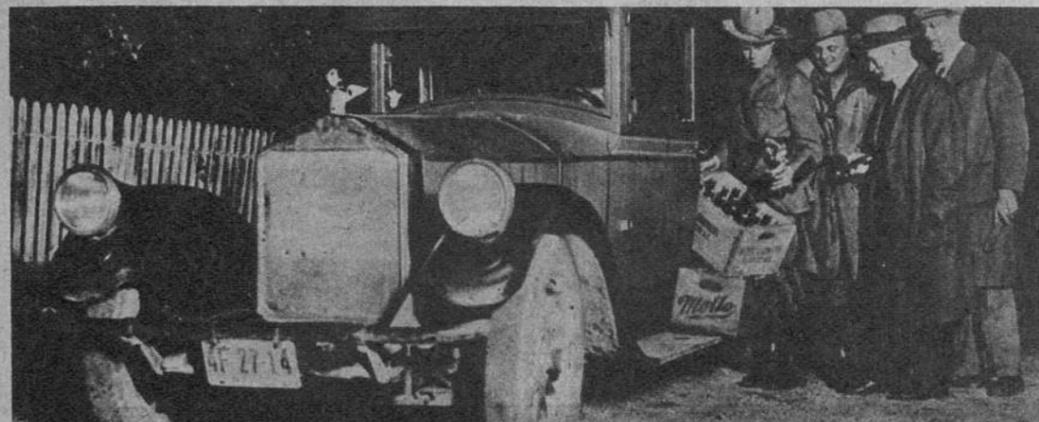
La reconstitution du double crime de l'Ermitage, où sont impliqués l'agent d'affaires Sarret et les sœurs Schmid, accusés d'avoir fait disparaître plusieurs personnes dans leur villa d'Aix-en-Provence. Voici au centre Sarret arrivant à l'Ermitage, entre deux gendarmes. (W. W.)



Une vague de pudeur déferle en ce moment sur l'Amérique. Toutes les semaines, des danseuses sont appelées en justice pour répondre du délit de s'être montrées un peu trop déshabillées sur la scène d'un music-hall ou dans la salle d'un cabaret de nuit. Notre photo représente des danseurs et danseuses d'un grand cabaret de New-York, accusés d'avoir paru en public avec des « costumes indécents ». Ils sont assis au banc des prévenus de la Cour de New-York écoutant leur condamnation. Chacun d'eux dut payer 1 000 dollars (25 000 francs) d'amende. De gauche à droite : Gladys Clark, Jimmy Dugan, Minnie Fitzgerald, Gypsy Rosa Lee, Henry Clerx. (I. G. P.)



Philomène Schmidt, une des deux sœurs complices de l'agent d'affaires Sarret, arrive à la villa L'Ermitage à Aix-en-Provence, pour assister à la reconstitution du crime. Elle se penche, une fourrure sur le visage, afin de ne pas être photographiée. (W. W.)



La police de prohibition américaine continue à monter bonne garde et à découvrir les fraudeurs d'alcool. Cette automobile confisquée tout récemment avait une carrosserie spécialement aménagée pour dissimuler des bouteilles de spiritueux ou de bière. (I. G. P.)



Les communistes de New-York ayant voulu protester contre l'expulsion d'un étudiant chinois ont été une fois de plus malmenés par la police. De véritables bagarres ont eu lieu, de nombreuses personnes ont été blessées. (W. W.)



Un garçon boucher de String-Wendel, près de Forbach, a été grièvement blessé par deux cambrioleurs. La gendarmerie faisant une battue dans les bois de Schärneck, où les bandits semblent s'être réfugiés. (E. G.)



Un grand scandale vient d'éclater à Toulouse. Le Dr Félix Dupin vendait de l'héroïne et de la cocaïne à de nombreuses personnes, et principalement à des demi-mondaines. L'homme qui lui procurait les stupéfiants est un certain Jules Pellet (60 ans), employé de pharmacie. La demi-mondaine qui a fait découvrir involontairement la culpabilité des deux hommes s'appelle Yvonne Artières, elle a été arrêtée avec deux autres de ses camarades, Henriette Delsa et Louise Rouquette, dite Malou. Cette dernière s'était réfugiée à Paris, où elle appartenait comme danseuse à une boîte de nuit. Le Dr Félix Dupin et son complice Jules Pellet ont été arrêtés. De gauche à droite : Pellet, Yvonne Artières, Dr Dupin, Henriette Delsa.

RASPOUTINE

— Révélations —

d'un ancien policier

• de l'OKHRANA.



Un des salons du palais d'Alexandre à Tsarskoe Selo (résidence des tsars). Dans ce salon Nicolas II recevait ses amis intimes. (Rap.)

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS — Le moujik Raspoutine, introduit à la cour de Russie par les grandes-duchesses Anastasia et Mililza, a persuadé le tsar et la tsarine qu'il rendrait la santé à leur fils, atteint d'un mal héréditaire. Fort de la confiance des souverains, il en profite pour se livrer à la plus infâme débauche. La guerre venue, Raspoutine, qui est devenu un personnage important, épouse la cause de l'Allemagne. Ses machinations ont déjà eu de terribles conséquences pour la Russie, à tel point qu'un député, Milioukoff, va dénoncer publiquement le faux moine et ses complices, à la séance de réouverture de la Douma.

CHAPITRE VII

LE VOILE DÉCHIRÉ.

— Dix mille roubles et un passeport pour la Suède. Moitié de cette somme sans plus attendre.

Boris Neftanko, assassin à gages, faisait ainsi son prix et ses conditions à l'envoyé du ministre de l'Intérieur. Celui-ci ne répondit pas un mot, mais il fit le geste plus explicite que la parole. Il tira de sa poche une enveloppe gonflée de billets et la tendit à l'homme dont les yeux luisirent de convoitise, puis, toujours silencieux, tourna le dos et disparut dans la nuit. L'envoyé de Protopopoff restait dans la tradition ; on donne des ordres à un sicaire, on le paye, mais on ne discute pas avec lui.

Pendant ce temps, Raspoutine, la Wyroubova, Badmaïef et quelques autres comparses, réunis chez Andronnikow, attendaient la parole qui dissiperait l'anxiété qui mettait la fièvre à leurs tempes.

Le temps des saturnales était passé, et la salle à manger où s'étaient déroulés tant de joyeux festins terminés dans l'orgie apparaissait lugubre maintenant. L'ombre de Lipanoff, sur le sort duquel aucun de ces personnages ne gardait d'illusions, semblait planer sur leurs têtes, annonciatrice de malheurs futurs et rapprochés.

Raspoutine surtout semblait particulièrement déprimé. Plus que tout autre, il savait sur quelles faibles bases reposaient son prestige et sa puissance.

Brusquement, la porte s'ouvrit et Protopopoff lui-même arriva au rendez-vous des conjurés. Ce fut à voix basse, comme s'il craignait d'entendre ses propres paroles,



Nicolas II et la tsarine avec les princesses Olga et Tatiana pendant une promenade en canot dans le golfe de Finlande. (Rap.)

qu'il leur annonça la rassurante nouvelle. Milioukoff ne parlerait pas, et pour cause. Lorsqu'il descendrait de son auto devant le palais de Tauride, une bombe lui clôrait la bouche à jamais et disperserait en miettes le fameux dossier compromettant et révélateur qu'il promenait avec lui dans une vaste serviette de cuir noir.

Et ce n'était pas tout. Le ministre félon s'arrêta un moment de parler et eut un rire sardonique, comme pour mieux savourer l'effet des paroles qu'il allait prononcer.

Le secret de cette ténébreuse machination serait bien gardé, car il avait pris toutes ses précautions en conséquence. L'homme qui jetterait la bombe avait reçu la moitié de la somme qui lui avait été promise, mais il n'aurait pas besoin de venir chercher le reste. Il était filé par deux policiers à la discrétion de Son Excellence, qui l'abattraient sur place à coups de revolver, dès qu'il aurait accompli le geste libérateur.

La certitude avec laquelle Protopopoff prononça ces paroles sembla ramener un peu de calme dans les âmes angoissées de ses complices. Seul Raspoutine parut indifférent et resta plongé dans une méditation profonde, comme dévoré d'une secrète inquiétude.

Une obscure intuition semblait l'avertir que les jours heureux étaient révolus, et puis, mieux qu'aucun autre, le staretz connaissait le peu de valeur de cette monnaie creuse que sont les mots et les promesses.

En somme, leur destin à tous était

passa la nuit dans une insomnie complète et, contrairement à son habitude, ne demanda ni au porto, ni au madère, un apaisement factice du trouble qui l'agitait.

Enfin le jour parut, et alors les heures passèrent avec une rapidité fantastique. Resté en compagnie de la tsarine dans son boudoir, Raspoutine, les yeux fixés sur la pendule, attendait le coup de téléphone qui libérerait son esprit angoissé. Vaine attente !

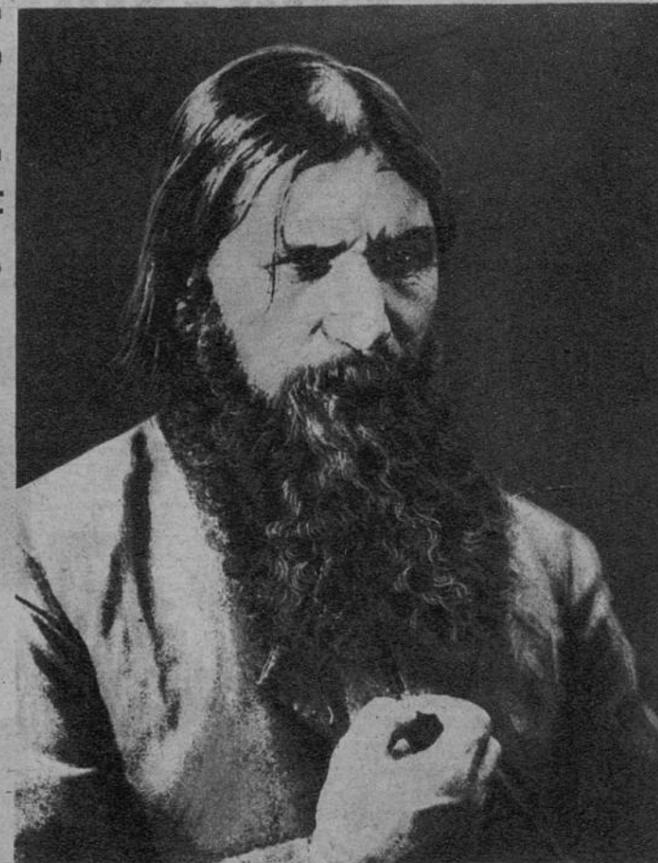
L'heure fatidique sonna. Deux heures ! A ce moment, Nicolas II entouré du corps diplomatique, au milieu des élus de la nation, prononçait les quelques phrases préparées, qui consacraient l'ouverture de l'assemblée. Entonné par toute l'assistance debout, l'hymne impérial lui répondait.

L'œil atone, le moujik suivait la marche des aiguilles d'or sur le cadran de la pendule. Les minutes s'ajoutaient aux minutes, et l'impératrice, atterrée, n'osait rompre le silence qui pesait, lourd, angoissant, continu.

Or, tandis que Raspoutine et l'impératrice sentaient le frisson de l'inquiétude les gagner, là-bas, sous les lambris dorés, au palais de Tauride, les destins s'accomplissaient.

Ce fut dans un impressionnant silence que l'assemblée regarda arriver et se rendre à son banc l'homme qui devait parler, le député Milioukoff. Celui-ci paraissait fort calme, son inséparable serviette de cuir noir sous son bras droit.

Lorsque Rodzianko, le président de l'assemblée, eut prononcé son discours,



Portrait de Raspoutine à la veille de l'intervention de Milioukoff.

lié au geste que devait accomplir le lendemain Boris Neftanko, criminel de droit commun. C'était là une faible garantie, en vérité.

En proie à d'amers pensers, à de sombres pressentiments, le staretz rentra au palais ; il

il donna la parole à Milioukoff, et la voix que Raspoutine et ses complices redoutaient d'entendre s'éleva, tranquille et grave.

Rien ne s'était passé lors de l'arrivée du député au palais de Tauride, la bombe que devait lancer l'assassin Neftanko n'avait pas fait entendre son infernal fracas. Guidé par un pressentiment obscur, le misérable avait compris ce qui l'attendait lorsqu'il irait réclamer son passeport et le restant du salaire infâme. Un homme tel que Protopopoff ne pouvait pas laisser subsister un témoin tel que lui.

En faussant compagnie aux policiers attachés à sa personne, Neftanko prit le large prudemment, nanti des cinq mille roubles de Son Excellence.

Sans témoigner d'aucun emportement, Milioukoff accusa. Le début de son discours fut un terrible réquisitoire contre le général Soukhomlinoff, il le convainquit de vénalité et de haute trahison.

— Lui, le chef suprême de l'armée, il a essayé, mais vainement, à arracher à la juste sentence qui le condamnait à mort le traître Myassofedoff !

A ces mots, Protopopoff, blême de colère contenue, se leva et quitta la salle des séances.

Imperturbable, la voix justicière de Milioukoff s'élevait, et cette fois pour démasquer celui qu'il regardait comme l'artisan de tous les malheurs qui assaillaient son pays, le staretz, l'homme le Dieu, Grégory Effimovitch Raspoutine !

Débauché, lubrique, ivrogne, traître, félon, tel était l'individu dont les maîtres de la Russie écoutaient les conseils, les suggestions, comme autant d'oracles. Un tel scandale ne peut durer. Le peuple gronde, la Révolution menace. Il faut que Raspoutine disparaisse pour que vive la Russie ! termina le député Milioukoff dans une pathétique envolée.

L'impression produite par ces paroles fut formidable.

Jusqu'à ce moment, tous les gens qui maudissaient Raspoutine, et ils étaient nombreux, n'osaient le faire qu'à voix basse. Devant l'intervention de Milioukoff à la tribune de la Douma, le tsar ne pourrait rester plus longtemps sans prendre une décision à l'égard de son indispensable « lampadnik ».

Dans tous les milieux, il apparut comme certain que c'en était fini de l'influence néfaste du staretz sur les souverains.

Et pourtant, leurs yeux ne furent point dessillés.

Lorsque l'impératrice connut ce qui s'était passé à la Douma, elle eut une telle crise de colère qu'elle demeura inanimée sur un divan pendant plusieurs minutes, et que le médecin de la cour dut intervenir pour lui prodiguer ses soins.

Lorsqu'elle revint à elle, les yeux hagards, les dents serrées, elle prononçait d'une voix blanche ce mot qui l'avait particulièrement frappée dans le rapport que Protopopoff lui avait fait du discours de Milioukoff :

— Révolution... Révolution... Révolution.

Et dans son esprit, ce mot appelait inévitablement une date : 1905.

Le peuple avait voulu se révolter à cette date. Les fouets et les balles des cosaques l'avaient ramené à la raison. Il en serait encore de même s'il le fallait.

Protopopoff tenait en main une police dont il se portait garant de la fidélité, la garnison triée sur le volet marcherait sans hésiter à la moindre velléité d'émeute. Le sang coulerait pour sauver la dynastie des Romanoff.

Inconsciemment, la malheureuse femme reprenait pour son compte l'expression favorite de Raspoutine vitupérant ses détracteurs : « Je leur donnerai de bons coups dans les côtes ! »

En proie à une colère tellement violente qu'elle la défigurait, l'impératrice, les poings crispés, les dents serrées, répétait rageusement :

— Je les materai ! Je les materai tous !

Raspoutine, lui aussi, comprenait fort bien que l'heure des jongleries était passée et que le moment approchait de rendre des comptes. Néanmoins, il était peut-être possible de retarder l'inévitable échéance.

Pour commencer, il demanda au tsar d'interdire dans la presse les comptes rendus de la séance de la Douma.

En entendant cette requête, Nicolas II regarda le staretz d'un œil morne et resta silencieux. C'eût été pur enfantillage, et l'autocrate qui sentait sa puissance atteinte rêvait comme sa femme d'autres moyens pour ramener son peuple dans les voies du respect et de l'obéissance.

D'ailleurs, deux heures après la fin de la séance de la Douma, on distribuait à profusion dans Saint-Pétersbourg des feuilles dactylographiées contenant fidèlement la reproduction du discours de Milioukoff.

Ivre de rage, le staretz rentra chez lui en serrant les poings.

— J'avais pourtant dit à cet imbécile, (le tsar) de ne pas autoriser la réunion de cette bande de bavards malfaisants !

A la minute même où Milioukoff se leva pour prononcer la première parole de son discours, les jours de Raspoutine étaient comptés.

Un homme avait conçu depuis déjà longtemps le projet de débarrasser son pays de l'exécration de la domination du moujik de Prokovskoïe.

Cet homme n'était autre que le prince Yossouppoff.

Aussitôt après la séance de la Douma, il s'ouvrit de son projet au député Pourickévitch, qui commandait un train sanitaire en qualité de médecin major.

Celui-ci, non seulement ne dissuada



La villa « Alexandrie », résidence du tsar jusqu'en 1915. (Rap.)

point le jeune homme d'exécuter un tel projet, mais encore se déclara prêt à l'aider dans son accomplissement.

Comme beaucoup d'autres de ses collègues, le député était convaincu que, de loin ou de près, l'influence de Raspoutine continuerait à s'exercer sur le tsar par l'entremise de la tsarine, ce en quoi il ne se trompait guère.

Aussi se montra-t-il favorable dès l'abord à un projet d'assassinat, mais il fallait étudier méticuleusement une telle affaire. D'abord, Raspoutine était un vieux renard qui ne donnerait pas tête baissée dans un piège, et ensuite il fallait s'entourer de précautions pour éviter la vengeance de la tsarine surtout, qui ne laisserait pas impunie la mort de son favori.

Pourickévitch disposait d'un atout important qui au besoin lui permettrait une fuite rapide. Le train sanitaire qu'il commandait était garé sur une des voies de la gare de Varsovie (1). Il pouvait partir quand il le voulait et une fois arrivé dans la zone

(1) Une des gares de Saint-Pétersbourg.

des armées, le député médecin se savait intangible.

Quels seraient les conjurés et quels moyens d'exécution allait-on employer pour se débarrasser de Raspoutine ?

Yossouppoff avait pour ami intime le grand-duc Dimitri Pavlovitch, et il n'eut aucune peine à le convaincre de prendre part au complot qu'il fomentait contre la vie du staretz.

Le grand-duc était en l'occurrence une précieuse recrue, car les membres de la famille impériale échappaient à toute juridiction régulière, et cette immunité spéciale s'étendait à tout ceux qui avaient commis, avec la complicité d'un prince du sang, un acte répréhensible.

Pourickévitch, lui, pouvait compter sur l'aide effective, absolue de son assistant le docteur Lazowert. L'officier de cavalerie Soukhotine et Néféro, le valet de chambre du prince Yossouppoff, devaient également participer à l'assassinat du staretz.

Quant au moyen à employer, ce fut le poison qui fut choisi, son action quasi foudroyante assurait une prompt exécu-

tion et il était facile à Pourickévitch et à Lazowert, médecins tous les deux, de s'en procurer autant qu'ils voudraient. D'un autre côté, le poison offrait un autre avantage précieux, celui du silence, car le revolver, auquel les conjurés avaient pensé un moment, offrait le grave inconvénient d'être trop bruyant.

Et puis, il est rare qu'une balle tue son homme sur le coup, et des coups de feu répétés attirent forcément l'attention.

Restait à choisir l'endroit où aurait lieu l'attentat contre la vie du staretz.

— Ce sera chez moi ! déclara le prince Yossouppoff.

Celui-ci habitait avec sa famille, au numéro 94 de la Moïka, un magnifique palais, dans lequel il était seul pour le moment, car ses parents villégiaturaient en Crimée. Les circonstances se présentaient donc comme éminemment favorables ; il n'y avait qu'à en profiter.

Tout étant ainsi réglé, il ne restait plus qu'à attirer Raspoutine au palais de la Moïka, et c'était là le point capital de l'affaire.

Ce fut le prince Yossouppoff qui se chargea de ce dernier point.

Il était un assidu du salon des dames Golovine, la mère et la fille, toutes deux adoratrices ferventes de Raspoutine. Rien n'était plus facile pour lui que d'y rencontrer le staretz et de lui faire une invitation qu'il ne refuserait certainement pas.

Celui-ci avait depuis longtemps témoigné le désir de faire connaissance de la femme du prince, Irina Alexandrovna, nièce de l'empereur.

Elle se trouvait à ce moment avec sa famille en Crimée, mais Yossouppoff ne s'arrêta pas à ce détail.

Comme il l'avait prévu, il rencontra Raspoutine chez les dames Golovine et l'invita à venir lui rendre visite, lui disant que sa femme serait heureuse de le recevoir.

Raspoutine se montra enchanté de l'invitation et prit date pour le 16 décembre au soir.

Très habilement, Yossouppoff fit valoir au staretz qu'étant donné que ses parents ne l'aimaient pas et pourraient se montrer froissés de sa venue, mieux valait qu'il arrivât à une heure tardive, et surtout qu'il ne parlât à personne de cette invitation.

Contre toute attente, Raspoutine, pourtant si prudent à l'ordinaire, abdiqua toute méfiance et souscrivit à ces conditions. Elles allaient lui coûter la vie.

(A suivre.)

BARILOFF.

Une visite à Messieurs les voleurs d'autos

(Suite de la page 4.)

Ainsi, je pourrai gagner du temps. Finalement, je lui avouerai que je l'ai vendue. Mon père me pardonnera cette faute, mais s'il savait que je l'ai volé !...

Le garagiste est ému aux larmes. Il fait même de grands efforts pour cacher son attendrissement.

Il marche comme un seul homme et croit à toute cette histoire. Dame, le jeune fils à papa a l'air si sincère ; c'est un si bon comédien.

Les voici qui sortent. Le garagiste jette un coup d'œil rapide sur la voiture. Ma foi, c'est vrai, elle a l'aspect du neuf.

— C'est dit, n'est-ce pas, monsieur ? supplie le jeune homme... Oh ! si... Je vous ennuie jusqu'à bas de la rue... Nous prendrons l'apéritif chez le marchand de vins qui est au bas de la côte... Pendant ce temps, vous réfléchirez...

Et le jeune homme pousse le garagiste dans sa cinq-chevaux qui, bientôt, descend la rue pour stopper devant le marchand de vins du bas de la côte.

Là, devant un verre de porto, le jeune homme sort de son porte-cartes un reçu tout préparé. Il met son stylo dans la dextre du garagiste qui signe machinalement.

Et le garagiste lève la tête et... le garagiste constate que le jeune homme a disparu. Alors l'inquiétude commence à le taquiner... Il sort... Vite, il tente de mettre la voiture en marche... Aucun bruit... C'est vraiment une auto silencieuse... Mais peut-être que le moteur... Voyons le moteur... Ciel ! La voiture n'a pas de moteur !

Mais alors, allez-vous demander, comment le jeune filou fit-il pour descendre la rue ?

Avez-vous oublié que ladite rue est en sérieuse pente ? Alors, y êtes-vous ? Mais oui, parbleu ! le voleur avait descendu la rue au frein !

Naturellement, allez-vous penser, jamais le garagiste ne retrouvera son voleur.

Mais si, il le trouva. Le filou avait bel et bien mis son adresse exacte sur le reçu signé de son véritable nom.

Vous pensez si le garagiste fit du tapage. Ses cris et ses menaces n'intimidèrent pourtant pas le fils de famille, qui était d'ailleurs réellement un fils de famille.

— Votre reçu ? sourit ce dernier... Certainement il est en règle, mais que pourriez-vous faire avec lui ?... Relisez-le, et attentivement cette fois.

Le garagiste relut en effet le reçu et constata qu'il n'avait en somme, pour ses trois mille francs, acheté qu'un châssis.

Maintenant apprenez que cette histoire, dont nous vous garantissons l'authenticité, finit bien.

Le jeune homme — un étudiant — rembourra l'année suivante le garagiste, dont

il aurait même épousé la fille... si ce brave homme en avait eu une.

C'est, je crois bien, le coup le plus formidable que l'on connaisse dans le chapitre des ventes d'autos volées. Voilà pourquoi nous tenions à vous conter cette aventure invraisemblable et pourtant vraie.

Elle nous sert également à démontrer que rien, dans la façon d'agir des vendeurs indécents, ne peut donner de soupçons à leurs victimes. Rien n'est malpropre dans leurs affaires, sauf la façon dont ils ont acquis les voitures. Rien n'est malpropre ni livré au hasard, et surtout jamais ces vendeurs ne traiteraient une affaire sans donner un reçu... qui, au fond, n'a que la valeur d'un chiffon de papier.

Les clients imprudents.

On dit souvent que la prudence est la mère de la sûreté avec un petit s.

L'imprudence, pourrions-nous ajouter, est la raison d'être de la Sûreté avec un grand S.

Si tous les citoyens honnêtes étaient prudents, les filous deviendraient finalement aussi honnêtes qu'eux et la Sûreté générale, comme la Police judiciaire, pourrait fermer boutique.

Ne croyez pas, en effet, que notre type de M. Lapoire, comme notre garagiste chocolat, soient trop poussés pour les besoins de la cause.

Non, on roule les hommes avec une facilité chaque jour plus grande. C'est à croire que les honnêtes gens ont une certaine paresse à se méfier de leurs concitoyens.

En cela, ces honnêtes gens se font les complices des voleurs, et, ma foi, quand il leur arrive une fâcheuse aventure, on ne peut plus les plaindre.

Tenez, au service de M. Guillaume, on nous conta l'autre jour l'aventure suivante :

Récemment, un Américain se présenta au quai des Orfèvres pour déclarer qu'il venait d'être la victime d'audacieux voleurs.

— On a vendu à moi une voiture qui ne marche pas, dit-il en assez mauvais français... Ce était une « clou », comme vous disez en France... Je veux protester auprès de mon ambassadeur.

On calma le Yankee et on lui demanda quelques précisions :

— Où vous a-t-on vendu cette voiture ?

— Sur la place des Ternes.

— Dans un garage de la place des Ternes ?

— Non... Ce était un monsieur que j'avais rencontré dessus le champ des courses de Longchamp. Il avait dit à moi qu'il voulait vendre une jolie automobile pour le trois quarts de sa valeur. J'ai été avec lui dedans un café de la place des Ternes, et

une demi-heure après il est arrivé avec son voiture que nous avons examiné sur le trottoir.

— Et vous vous y connaissez en voitures ?

— Pas du tout, mais j'ai un chauffeur qu'il est venu après la voir au garage et qui a dit : « Oh ! monsieur, il s'est fait bien rouler dedans la farine ! »

— Et où avez-vous payé la voiture ?

— Sur le trottoir.

— Pourquoi pas au domicile du vendeur ?

— Oui, on m'a dit, mais j'ignorais.

— Et vous avez eu un reçu ?

— Oh ! oui, très bon reçu.

— Et le vendeur vous a remis les papiers de la voiture ?

— Certainement. Les voici.

L'inspecteur principal auquel le Yankee s'était adressé partit d'un formidable éclat de rire : on avait vendu à cet Américain une conduite intérieure avec les papiers d'identité d'une... camionnette !

Certes, tous les acheteurs ne sont pas aussi mal renseignés que notre Yankee. La plupart d'entre eux connaissent la loi et bien rares seront ceux qui, tel cet Américain, traiteront l'achat d'une voiture d'occasion dans un café ou sur une place publique.

Ils exigent le garage, voire le domicile particulier.

Mais le garage est facile à trouver, M. Guillaume nous disait qu'on comptait en France plus de cent cinquante garagistes marrons !

Quant au domicile... là encore les escrocs s'en tirent.

Quand il y a une grosse vente en vue, l'un d'eux loue, un mois avant les pourparlers, une chambre dans l'appartement d'un petit bourgeois et s'y fait inscrire sous un nom qui ressemble étrangement à celui de son loueur.

— Oui, croyez-vous que c'est drôle, monsieur, je m'appelle presque comme vous. Rassurez-vous, je ne reçois jamais de lettres de femme et aucune confusion n'est à craindre qui apporterait le trouble dans votre ménage.

Le loueur a ri de cette coïncidence, comme de la plaisanterie de son locataire. Ah ! s'il savait pourquoi ce locataire a presque le même nom que lui !

Et, à ce propos, voilà qui prouve jusqu'où peut aller la naïveté de certains acheteurs d'automobiles volées : bon nombre de voleurs-revendeurs, qui prennent un domicile pour traiter une affaire sérieuse, au lieu de s'y inscrire sous un nom ressemblant à celui du loueur (ce qui est un raffinement de dilettante), disent s'appeler Dubois, Dupont ou Durand.

Au service de M. Guillaume, on nous assu-

rait que huit sur dix des filous de l'automobile se faisaient pincer sous un de ces trois noms.

D'ailleurs, cette nonchalance, ce dédain de la recherche d'un nom compliqué qui n'éveille pas les soupçons permet maintenant à la police de suivre la trace de ces indésirables clients.

Et ces indésirables ne s'en font pas. Pourquoi se creuser la tête pour échapper à la police ? Ils savent bien qu'on ne les punira pas très sévèrement.

Et puis, quand ils seront brûlés à Paris, ils iront continuer leurs exploits à Nice, à Marseille, à l'étranger.

Ils sont d'ailleurs tous d'un cynisme qui désarme.

L'un d'eux ne disait-il pas récemment à M. Guillaume :

— Quel mal faisons-nous ? Au contraire, nous permettons à des gens peu fortunés d'avoir une voiture. On ne peut pas concurrencer nos prix, et sans nous que de compatriotes n'auraient jamais l'auto rêvée !

Pour peu les voleurs-revendeurs d'automobiles se poseraient en bienfaiteurs de l'humanité !

FIN

COÏNCIDENCE

C'est une haute personnalité de la police parisienne.

Nous ne vous donnerons pas son nom. Vous comprendrez pourquoi à la fin du présent écho.

Alors que ce policier était inspecteur principal, il fut de ceux qui participèrent à l'arrestation du trop tristement fameux Landru.

Oui, notre homme mit les menottes aux mains du Barbe-Bleu moderne après lui avoir prouvé qu'il ne s'appelait nullement Cuchet, comme il le prétendait, mais Landru.

Or, quelques années avant cette sensationnelle arrestation, notre inspecteur profita de quelques jours de congé pour filer le parfait amour avec une charmante cousette parisienne.

Assez connu dans le Midi où il se rendait, il ne voulut pas s'inscrire sous son nom dans les hôtels de la Côte d'Azur.

Alors il prit celui de la jeune femme qui l'accompagnait.

Or, savez-vous quel était le nom de la gentille cousette ? Landru.

Avouez que pour une coïncidence...

Notre ex-inspecteur conserve le registre d'un hôtel de Nice sur lequel il fut inscrit avec son amie sous le nom de : M. et M^{me} Landru.

QUARANTE COUPS DE MARTEAU



La malheureuse victime, Alberta Meadows, dont le corps fut retrouvé sur la route. La tête portait la trace de quarante coups de marteau.

C'étaient trois bonnes amies, Clara Philipps, Alberta Meadows et Peggy Caffee. Elles se connaissaient depuis longtemps, depuis l'époque où, jeunes filles, elles appartenaient à la même troupe de *chorus girls* dans un music-hall.

Alberta se maria la première. Peu après, elle devint veuve. Clara, à son tour, porta l'alliance. Comme Alberta, elle quitta la scène. Seule, Peggy continua à danser.

Elles se voyaient souvent. Elles sortaient ensemble. Aucun nuage dans le ciel serein de leur amitié.

Un jour, Clara téléphona à Peggy, comme d'habitude :

— Tu es libre? Oui? Veux-tu faire quelques courses avec moi?...

Peggy accourut.

Clara acheta des souliers de bal et une chemisette de soie. Au moment de quitter le magasin, elle se frappa le front :

— J'allais oublier! Étourdie que je suis... Où est le rayon d'articles ménagers?

— Tu as encore besoin de quelque chose? fit Peggy.

— Oui. Un marteau. Il y a des tableaux à accrocher à la maison...

Un bon marteau solide, petit, mais bien en main...

— Tu oublies les clous, Clara! fit remarquer Peggy.

— C'est vrai! articula Clara avec un rire étrange. Quand on achète un marteau, il faut aussi des clous.

Le lendemain, les deux amies se retrouvaient, une fois de plus. Il faisait beau. Elles allèrent se promener dans la campagne. Clara avait manifesté le désir de voir Alberta Meadows, qui possédait une voiture. A trois, ce serait bien plus amusant.

On téléphona à Alberta. Rendez-vous fut pris pour l'après-midi. Footing le matin, auto l'après-midi, la vie était agréable.

Le sac à main de Clara était curieusement lourd.

Qu'est-ce que tu transportes là-dedans? s'enquit Peggy.

Clara parut ne pas entendre la question. Mais son amie n'allait pas tarder à le savoir.

Le même soir, M. Amour Philipps, le mari de Clara, était fort occupé à chausser ses pantoufles. Il s'étonna du retard inusité de sa femme qui, habituellement, à cette heure, s'affairait pour préparer le dîner. Clara fit irruption.

— Tu es en retard, ma chérie! fit gaiement son mari.

— Oui... Pas d'importance... Je... je...

Surpris, M. Philipps regarda Clara plus attentivement.

— Qu'as-tu? Tu es souffrante?

Elle avait l'air hagard. Le regard comme hypnotisé, la bouche tordue par un rictus, des mèches désordonnées de cheveux s'échappaient du chapeau.

— Moi? Rien... Et puis, si j'ai quelque chose... Je viens de régler le compte de la femme que tu aimes, mais ne t'inquiètes pas, mon chéri, je vais te préparer un dîner comme tu n'en as encore jamais goûté (*textuel*).

M. Philipps vit alors que les vêtements de sa femme étaient couverts de sang. Il bondit en avant et la secoua :

— Malheureuse!... Tu as tué quelqu'un?

Elle se prit à rire et confirma :

— Puisque je te dis que je me suis débarrassée de cette... qui empoisonnait le bonheur de mon foyer!...

A cette même heure, quelque part sur la route, on découvrait le cadavre de la pauvre Alberta Meadows dont le sang coulait à flots, de plus de quarante blessures infligées avec une sauvagerie sans nom...

Philipps se prit la tête à deux mains :

— Vite!... Vite!... Ou tu es perdue!...

Il déshabilla sa femme. Il la plongea dans une baignoire. Il l'étrilla littéralement. Le sang avait giclé jusque sur le corps de Clara, par le décolleté de son corsage. Il brûla les vêtements compromettants.

Et le lendemain, je le voyais entrer dans mon bureau pour me dire calmement qu'il avait aidé sa femme à passer la frontière :

— Monsieur Biscailuz, je me remets entre vos mains. Je n'ai pas trempé dans le crime, mais je me suis rendu complice de la femme assassin. Elle doit se trouver actuellement en sûreté de l'autre côté de la frontière quelque part du côté de Mexico.

Imaginez mon état d'esprit en apprenant toutes ces choses pêle-mêle. Je ne savais encore rien de l'identité de l'assassin, puisque je venais à peine d'apprendre la découverte d'un cadavre sur la route de Montecito, au nord-est des coteaux de Los Angeles.

Deux détectives partirent dans une voiture grand sport.



Confidences d'un policier américain

Clara Philipps sur le pont du navire qui la ramène du Honduras.

Un policier comparant le manche brisé du marteau du crime avec celui d'un marteau identique.

Vite! A toute allure! Il fallait rattraper le train allant de Los Angeles à Mexico, avant

qu'il eût franchi la frontière. Une course folle dans le grondement du moteur et le vent sifflant aux oreilles des policiers. Quatre-vingts... Quatre-vingt-dix... Cent dix à l'heure!... Les villages traversés en trombe. La police locale sifflant éperdument et essayant d'arrêter ceux qu'elle prenait pour des fugitifs. Pas une minute, pas une seconde à perdre.

Dressez procès-verbaux sur procès-verbaux, messieurs les collègues!... On verrait après... Service de la loi!

Le train fut rattrapé en gare de Tucson (Arizona). Dans un compartiment dormait paisiblement une dame, Clara Mc Guire. Du moins, c'était le nom sous lequel elle voyageait.

— Au nom de la loi!...

Deux policiers venaient de surgir devant elle.

— Quoi? Qu'y a-t-il? s'indigna-t-elle.

Elle le prit de très haut. Une comédienne consommée.

Mais l'un des policiers pointa du doigt vers un des souliers de satin qu'elle portait :

— Qu'est-ce que c'est que ça? Elle suivit du regard. Elle pâlit. Une tache de sang. Le sang de sa victime...

M^{me} Clara Philipps — la pseudo Mc Guire — avait eu le tort de conserver sur elle des enveloppes de lettres, des objets portant son nom. Son sac à main était marqué des initiales « C. P. » et non « C. M. G. ».

Et la femme assassin fut ramenée à Los Angeles.

Elle avait tué par jalousie. Une jalousie malade que rien n'expliquait. La morte était totalement innocente. La découverte d'un journal quotidien qu'elle rédigeait le prouva. Il n'y était question que de la disparition de son mari et du chagrin que ce vide causait dans l'existence de M^{me} Meadows.

Elle allait fidèlement chaque jour sur la tombe fleurie de ce dernier.

Il était également question des Philipps dans ce calepin. Mais loin d'y exprimer de l'amour pour le mari de Clara, Alberta y avait consigné avec reproche la constatation qu'il manquait de pitié!

« Je n'aime pas beaucoup les fréquenters. Si ce n'était pour la vieille amitié qui me lie à Clara, je romprais définitivement avec eux », pouvait-on lire sur les feuilles.

Et Alberta était morte des mains de Clara qui l'accusait de lui avoir volé son mari.

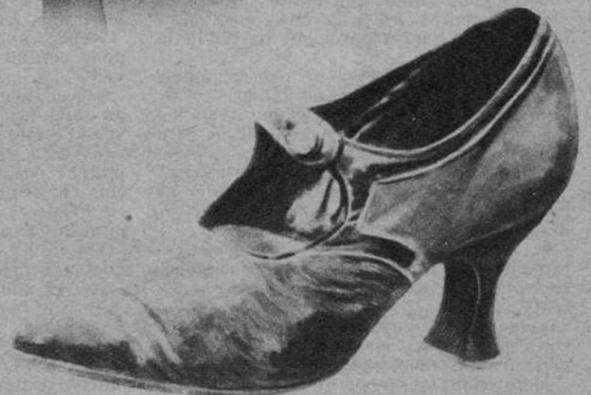
Il y avait eu une troisième personne dans la voiture, Peggy Caffee. Elle avait été retrouvée grelottante de peur à quelques centaines de mètres du cadavre, incapable de prononcer une parole, le regard fou, la mâchoire agitée convulsivement.

Indubitablement, elle avait dû assister au meurtre.

— Je ne sais rien!... Je ne



Peggy Coffe indique l'endroit où fut commis le crime.



Un soulier de satin, taché de sang... Et l'identité de la mystérieuse voyageuse fut découverte.



Clara Philipps devant le juge.

sais rien !... répétait-elle machinalement à chaque question posée.

C'est seulement après avoir appris l'arrestation de Clara, et quand elle fut certaine que cette dernière était hors d'état de lui nuire, qu'elle me fit son récit, entrecoupé de sanglots :

— La journée avait été si belle !... Nous étions joyeuses toutes les trois. A un moment donné, Clara demanda à Alberta d'arrêter la voiture.

« Nous descendîmes. Aussitôt Clara chercha querelle à Alberta. Elle lui reprocha de lui voler son mari. J'étais abasourdie. Jamais je n'avais entendu quoi que ce fût dans cet ordre d'idées. Clara avait dû mâcher et remâcher son ressentiment toute seule. Si seulement elle m'avait demandé conseil !... Je savais, moi, que c'était impossible. Alberta fut interloquée. Elle ne répondit pas. Clara prit cela pour un aveu et ouvrit son sac. Elle avait apporté son marteau acheté la veille.

« Elle se jeta comme une furie sur la malheureuse, lui assenant un coup terrible sur la tête. Je m'interposai entre les deux femmes. Clara se rua sur moi le marteau levé à nouveau. Je crus que j'allais mourir de la même mort atroce. Je me mis à courir en hurlant de toutes mes forces... Pendant ce temps, Clara s'acharnait sur Alberta dont les plaintes devenaient de plus en plus faibles... Et puis, je ne sais plus... J'ai dû m'évanouir... Quand je revins à moi, Clara était devant moi, la face tellement horrible que je me mis à crier à nouveau. Elle me mit une main sur la bouche, une main rouge de sang, et menaçait d'une voix sombre :

« — Si tu ne te tais pas, je saurai te faire taire pour toujours ! »

« Elle voulut m'obliger à rentrer avec elle. Voyant que je m'y refusais à tout prix, elle ricana :

« — Imbécile !... Tant pis pour toi !... Mais donne-moi tes gants pour me cacher les mains... Et dépêche-toi d'essuyer mon visage avec ton mouchoir... »

« Son visage aussi était rouge de sang. J'avais si peur, que j'obéis machinalement. Et bientôt la voiture disparut dans le lointain.

Le calme et le sang-froid de Clara durant le jugement furent stupéfiants. Elle nia tout.

Au contraire, elle prétendit qu'Alberta l'avait attaquée, qu'elle avait appelé Peggy à son secours et que... c'avait été cette dernière qui avait frappé à coups de marteau !...

Examinée par des psychiatres, elle fut déclarée sujette à des crises d'épilepsie. C'était une première lueur. Une lueur livide, qui expliquait déjà le crime.

Vingt-quatre heures de délibération pour les jurés.

Et la vie de Clara Philipps fut sauvée. La peine capitale demandée par le ministère public fut commuée en une sentence d'emprisonnement à vie.

L'année ne s'était pas écoulée qu'une rumeur circula dans la prison :

— Clara Philipps s'est évadée !...

C'est à moi que revint l'honneur de la ramener au bercail.

Un appel téléphonique, bref mais éloquent, m'arracha à ma tâche quotidienne.

— Clara Philipps vient de s'évader de la prison de Saint-Quentin !...

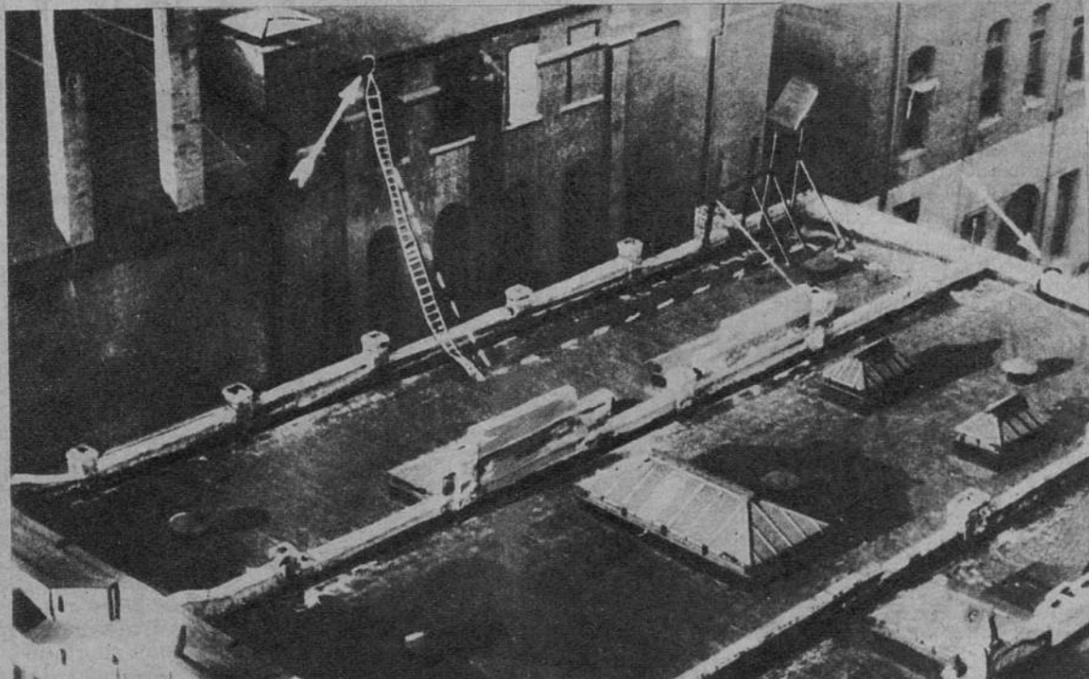
Je me hâtai immédiatement vers les lieux. J'étais interloqué.

A droite : Comment Clara Philipps parvint à s'évader. La flèche blanche indique l'endroit où fut accrochée l'échelle de corde, par un complice.



Vue intérieure de la cellule de Clara Philipps. On voit les barreaux manquant à la fenêtre.

— Voici la cellule, chef Biscailuz — me dit un gardien empressé. Voyez... Elle a fui par la fenêtre... C'était facile à voir, parbleu... Les barreaux avaient été sclés fort adroitement.



J'examinai l'endroit. Je constatai tout de suite des fils de laine bleus accrochés aux aspérités rugueuses de ce qui restait des barreaux.

— Apportez-moi immédiatement une liste des vêtements que portait la prisonnière.

Mon étonnement commençait. Elle n'avait eu aucune robe, aucun corsage dont le tissu ressemblât de près ou de loin à ces fils ! D'où provenaient-ils ?

Je rentraï, perplexe, après avoir soigneusement examiné les environs immédiats, au dehors de la cellule, et à l'extérieur des murs. Il était possible de s'échapper en grim pant sur le toit d'un bâtiment voisin, et une fois là, en se laissant glisser le long d'une corde, pour atterrir dans une allée discrète... Mais une femme?... Sortir par la fenêtre, s'agripper aux aspérités du mur, sans craindre le vertige, escalader le faite d'un building et descendre, comme un gymnaste consommé, le long d'une corde ? C'était difficile à admettre. La cellule se trouvait au troisième étage de la prison, et ce troisième étage était à bonne hauteur.

Une autre hypothèse se fit jour. On prétendit que les barreaux sclés n'avaient été qu'une mise en scène et que Clara Philipps était sortie par la grande porte, déguisée et prenant l'identité d'une autre prisonnière qui devait être libérée le même jour.

Je haussai les épaules. Non. Clara était bien passée par la fenêtre, à mon avis. Mais elle avait dû recevoir une aide efficace du dehors.

Encore une fois, d'où provenaient les fils bleus ? Des semaines s'écoulaient, et aussi des mois.

Nous avions dépensé de grosses sommes en enquêtes et contre-enquêtes, mais nous étions bredouilles, toujours bredouilles.

Et puis, une idée me vint un jour, après tant d'autres qu'il m'avait fallu rejeter. Il s'agissait de raisonner.

Voyons... Pour fuir la justice et rester caché, il faut de l'argent, pas mal d'argent. Ensuite, il était indiscutable que Clara avait fui à l'étranger. Tout le pays avait été fouillé en vain.

Était-elle au Canada ou au Mexique ? Cruel embarras, mais de courte durée. Je me rappelai que la criminelle, lors de sa tentative de fuite, avant son arrestation, avait essayé de gagner Mexico.

Elle devait y posséder des amis sûrs. C'était au Mexique qu'il fallait la rechercher. Qui pouvait lui avoir fourni l'argent nécessaire. Sa famille ou des amis restés aux États-Unis. Comment devait-on le lui envoyer ? De la manière classique aux États-Unis, sous forme d'ordres bancaires.

Après enquête, je découvris qu'il n'y avait que deux banques, à Mexico, qui acceptassent des chèques tirés aux États-Unis. Après m'être mis en relation avec la police de Mexico, qui agit fort discrètement, j'appris que l'une de ces



Clara Philipps était follement éprise de son mari, puisqu'elle tua par jalousie.

banques avait reçu une petite somme d'argent à verser à un certain Américain du nom de Jesse Carson. D'après le timbre-poste et sa surcharge au départ, j'appris que la lettre arrivait de Galveston, et que l'expéditrice était une proche parente de la fugitive... Nous commençâmes à « brûler »... Brusquement, Clara fut découverte. Elle se promenait librement à Mexico en compagnie d'une amie et d'un homme. Seulement, impossible de mettre la main sur elle. Nos émissaires arrivaient toujours trop tard, en quelque endroit que ce fût. Elle était suivie à la piste.

A Mexico City, l'évadée vendit quelques diamants. Les fonds étaient en baisse.

Tout à coup, le trio parut avoir eu vent des recherches dont Clara était l'objet. Ce

fut une véritable poursuite digne du cinéma. On vit les trois personnages à San José de Guatemala. De là, ils s'embarquèrent pour Amapala, dans le Honduras. Ils descendaient l'Amérique Centrale vers le sud... De Amapala, ils filèrent de l'autre côté de la large baie, sur San Lorenzo. La jungle commençait. Une voie ferrée à travers la forêt tropicale les conduisit dans un wagon découvert de marchandises jusqu'à Tegucigalpa.

Un de mes amis, un journaliste du nom de Lavine, qui m'avait aidé de quelques ingénieux conseils, entreprit un voyage de plus de six mille kilomètres (une distance égale à celle de New-York à Paris par la voie maritime)... à travers les États-Unis, arriva à la Nouvelle-Orléans, s'y embarqua pour un petit port du Honduras (Puerto-Cortez) et atteignit Tegucigalpa, à dos de mule.

Face à face avec Clara Philipps qui ne se doutait guère de ce que faisait à ce compatriote, et qui se croyait définitivement en sûreté, il la reconnut tout à son aise et me télégraphia triomphalement :

Retrouvé le gibier en compagnie de sa sœur Etta Mae Jackson et un nommé Jesse Carson.

Je fis aussitôt mes préparatifs pour aller les chercher. Entre temps, les formalités pour l'extradition allaient bon train. Je croyais ma tâche quasi terminée et considérais ce voyage comme un épilogue.

Grossière erreur... J'aurais me heurter à des difficultés sans nombre. Clara avait séduit quelques hauts officiels de la police du Honduras. C'était un coup de maître. Comment la ramener dans ces conditions?... On ne la laisserait pas repartir pour toutes sortes de raisons dont vous devinez au moins les plus apparentes !

Alors, je ne fis ni une ni deux. Je décidai un enlèvement ! J'avais emmené pour ce long voyage, outre ma femme qui devait servir de chaperon aux deux fugitives, un jeune et intelligent officier de police, dont les connaissances dans la langue espagnole me furent précieuses. En défaisant ses bagages, il avait tiré d'un sac quelques insignes nickelés que je reconnus. Des insignes périmés de policemen.

— Pourquoi diable avez-vous emporté cela ? demandai-je intrigué. Il cligna de l'œil et, gaiement :

— Attendez... Vous verrez...

Je vis en effet. Il avait imaginé de recruter des gardes du corps indigènes qu'il « décora » de ces insignes dont ils parurent très fiers. Des gardes du corps ? Hé oui !... Nous n'étions pas en sûreté.

Les amants influents de Clara cherchaient à se débarasser de nous.

Il était trois heures du matin, quand nous nous mîmes en route pour nous emparer des fugitifs.

J'avais réquisitionné toutes les autos du pays — deux en tout ! Nous filâmes. Aucune poursuite possible. Des mules ne peuvent rejoindre des autos.

J'appris, plus tard, qu'une embuscade en règle avait été préparée contre nous, et que nous n'y avions échappé que de quelques heures.

Arrivés au port, exténués, nous apprîmes une mauvaise nouvelle, les papiers d'extradition n'étaient pas là !...

Que faire !... Une seule chose : persuader Clara Philipps de rentrer volontairement, ce qui, on le conçoit, devait être fort malaisé !

J'y réussis cependant !... Je la pris par la douceur. Je lui fis miroiter la possibilité d'une révision du procès, qui sait ? d'une mesure de clémence !...

Et un soir de mai, après deux mois d'efforts, de fatigues et d'aventures, la troupe rentra à Los Angeles...

Trente jours après notre retour, les papiers d'extradition me parvenaient signés et en règle. J'en avais bien besoin maintenant !... La routine administrative des États-Unis ne le cède en rien à celle de la « vieille » Europe.

Et Clara Philipps ? Elle n'eut pas de chance. Les délais légaux pour faire appel avaient expiré durant sa fuite. De plus, son avocat était mort subitement.

Il ne lui restait plus qu'à subir sa peine perpétuelle. Cela dure depuis sept ans... Combien, d'années vivra-t-elle encore derrière ses barreaux, renforcés pour la circonstance ?

Ce n'est que tout récemment que j'ai connu les détails de sa mystérieuse évasion.

Le complice n'était autre que Carson. Voici comment la chose s'était faite.

Dès les premiers jours de détention, Clara Philipps avait reçu, quotidiennement, des fleurs d'un inconnu.

Ces fleurs, elle les plaçait régulièrement à sa fenêtre, pour faire repérer l'adite fenêtre par Carson. Très simple, mais il fallait y penser.

Une nuit, l'homme grimpa sur le toit du building adossé à la prison et fit à l'envers le chemin que j'avais supposé pour la fuite de Clara. Il réussit à fixer, sur le toit même de la prison, une échelle de corde retombant exactement devant la cellule. Armé d'une scie puissante, il eut raison des barreaux de la fenêtre. Il se glissa dans la cellule. Clara dormait profondément.

Carson éveilla la prisonnière. Cette dernière sursauta. Dans la nuit, elle distingua confusément une ombre masculine penchée au-dessus d'elle. Elle s'affola. Elle se mit à appeler au secours, car elle n'avait pas reconnu le visiteur. Mais l'homme possédait des nerfs à toute épreuve. Il se glissa rapidement sous le lit. Il était temps !

Une gardienne arrivait, attirée par les cris.

— Que se passe-t-il ?

— Un homme ! Il y a un homme dans ma cellule !

La gardienne haussa les épaules et marmotta : — Taisez-vous et dormez !... Il n'y a pas d'homme ici !

Si elle s'était donné la peine de se baisser, Carson était perdu par celle qu'il était venu délivrer.

De longues minutes s'écoulèrent. Le silence régna derechef. Clara, très agitée, finit par se rendormir. Avec d'infinies précautions, l'homme rampa hors de sa cachette et se remit debout. Il fallait éveiller Clara à tout prix. Il la secoua à nouveau. Mais cette fois, il la ballonna !

La prisonnière crut sa dernière heure arrivée.

Peu à peu, elle reconnut son libérateur. Sa terreur devint de la joie. Elle se vêtit en hâte.

Vingt minutes plus tard, tous deux fuyaient dans l'auto de Carson.

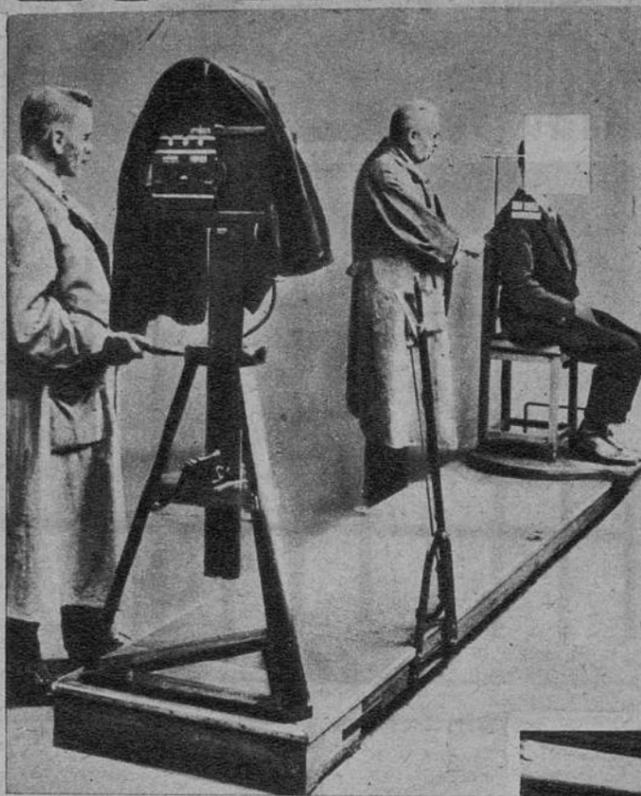
Après quelques jours de repos, l'homme, qui savait piloter un avion, emporta la jeune femme dans les airs. Mais ils ne devaient pas aller loin. L'appareil s'abattit dans un champ près de San Bernardino. Voyageant en auto la nuit se cachant le jour, ils parvinrent enfin à traverser la frontière.

La sœur de Clara les attendait à Mexico.

Je me demande à quoi peut penser la belle Clara Philipps derrière ses barreaux de Saint-Quentin, pendant que les jours mornes s'ajoutent à d'autres jours mornes, et que nul autre espoir désormais que celui de mourir en prison ne lui est plus permis...

EUGENE W. BISCAILUZ.
(Chef de la police de Los Angeles.)

L'ALBUM DU CRIME



Les appareils qui servent à la prise des photographies qui figureront dans le sinistre album.

Il n'est pas aujourd'hui un malfaiteur pourvu d'un dossier policier, dans quelque capitale que ce soit, qui puisse se vanter d'égarer la justice sur sa véritable identité. Malgré tous les subterfuges qu'il emploiera, il se verra rapidement démasqué et confondu.

On sait le progrès que le procédé Bertillon, basé sur les empreintes digitales, a fait réaliser à la science criminaliste. Ce procédé a été perfectionné et complété par la suite par ce qu'on appelle l'album du crime, dont la création, à Berlin notamment, a donné déjà de très intéressants résultats.

Chaque malfaiteur possède, sur une feuille qui lui est destinée, non seulement ses



Un policier, à la recherche d'un malfaiteur, est absorbé dans l'étude d'une page de l'album du crime.



Un coin de la bibliothèque enfermant les albums.

empreintes digitales, mais encore plusieurs photographies qui le représentent sous tous les aspects. Grâce à ces documents, c'est l'individu lui-même, en entier, qui peut être reconstitué.

Ces photos sont commentées par une description détaillée et serrée de l'individu. On note l'expression générale de



Les innombrables fichiers qui contiennent les éléments d'identification notés dans l'album.

la figure, les particularités physiques sans exception. Ce libellé est rédigé d'après un dictionnaire spécial.

Quoi qu'il entreprenne, l'homme qui a sa « biographie » dans cet album sera repéré à coup sûr en tous lieux.

Grâce à cette méthode d'investigation poussée jusqu'aux plus infimes détails, des criminels qui s'étaient maquillés et même contrefaits pour échapper aux mailles de la police ont été appréhendés et ont dû avouer leur identité.

Les opérations nécessaires pour l'établissement des feuilles de l'album du crime sont longues et minutieuses.

Elles nécessitent l'emploi d'un personnel habile et averti.

En France, ces sortes de fichiers existent, mais ne forment pas un album, comme en Allemagne. Ils rendent cependant de précieux services chaque jour.

Le "FANTÔME BLANC" vient de mourir

C'était un formidable agent de l' "Intelligence-Service"

Une information publiée il y a quelques semaines par la presse anglaise et reproduite par certains journaux français annonçait que le mécanicien Shaw venait de trouver la mort dans un accident d'avion.

Or le mécanicien Shaw n'était autre que le fameux colonel T. E. Lawrence, agent de l'Intelligence Service en Palestine et que les indigènes avaient surnommé *The White Gost* : Le Fantôme blanc.

La vie de cet espion anglais ennemi acharné des Allemands d'ailleurs et adversaire irréductible de la pénétration française en Orient est un prodigieux roman d'aventures aux mille péripéties.

Thomas Edward Lawrence naquit en 1885, dans une ferme irlandaise. Après des études médiocres à l'Université d'Oxford, il quitte celle-ci en 1907 et part pour la Syrie en vue d'effectuer des recherches archéologiques. Avant la guerre, il se trouvait en Égypte, où il s'était établi après avoir étudié le réseau ferroviaire que les Allemands construisent dans la direction de Bagdad.

La guerre éclate. Lawrence sert comme lieutenant dans la section politique, travaille au Caire, au Service cartographique de l'armée d'Égypte, puis peu à peu monte en grade, et enfin, grâce à sa parfaite connaissance des indigènes et malgré la rivalité de certains de ses compagnons d'armes, devient l'agent de liaison



Le colonel T. E. Lawrence. (D'après une gravure anglaise.)

entre son chef direct, le major Maxwell, et le roi du Hedjaz. Ce nouveau poste fait de lui le principal agent du Service des renseignements britanniques en Syrie.

En 1916, il accomplit en compagnie d'un autre Anglais, Sir Ronald Storrs, un voyage d'enquête chez les rebelles. Endossant le burnous et l'abbas, laissant pousser leurs cheveux et leur barbe, les deux intrépides agents secrets débarquent à Djedabi, réussissent à pénétrer parmi les tribus ennemies, menant pendant plusieurs semaines la vie des Bédouins, observant leurs rites religieux et mangeant leur écœurante nourriture. Sir Ronald Storrs et T. E. Lawrence réussissent à dresser les tribus contre les Allemands. Un raid est entrepris, l'armée turco-allemande étant refoulée, le détachement atteint la Bagdad-Bahn, la fameuse voie ferrée construite par les Allemands et la fait sauter en différents endroits.

Ce succès grise Lawrence. Voulant agir à sa guise, il part seul en de longs voyages parmi les tribus dissidentes, détériore partiellement la principale ligne de chemin de fer des Turcs, allant de Damas à la Mecque, fait sauter des trains de troupes et de munitions. Il lui arriva même une fois de capturer un détachement turc de quatre-vingt-dix hommes et de trois officiers. Ceci était une exception, car T. E. Lawrence n'avait pas l'habitude de ramener des prisonniers; comme excuse, l'agent secret britannique déclarait qu'il lui était impossible de calmer l'ardeur des Bédouins qui l'accompagnaient.

Lawrence s'acharnait également à la destruction des lignes téléphoniques et télégraphiques, ceci avant les opérations militaires, pour obliger l'ennemi à se servir de la radio.

En reconnaissance des services rendus à la cause britannique, Lawrence, alors parvenu au grade de colonel, est créé compagnon de l'ordre du Bain. On le propose pour la Victoria Cross, mais cette distinction lui est refusée, sous prétexte qu'aucun officier supérieur n'a été témoin de ses exploits.

Lawrence a daté de ce jour se croit tout permis, suggère à son chef, le général Mande, de créer quatre rois : Abdallah, Hussein, Ali et Fayçal. A chacun, il fait donner un royaume plus grand que la France sous la condition expresse d'obéir aveuglément à ses ordres.

Les travaux du corps expéditionnaire français en Syrie inquiète l'agent de l'In-

telligence Service. Les résultats obtenus pacifiquement, par nos deux meilleurs agents les capitaines Collet et de Carpentier, le gênent considérablement. Il entre en lutte contre la France et jette ses Bédouins contre Damas et Beyrouth, où se trouvent nos troupes, et soulève contre nous les tribus indigènes de Palmyre.

Désavoué par l'Angleterre, il est rappelé dans son pays et employé jusqu'en 1922 comme conseiller secret au Colonial Office. Il a la nostalgie de la Palestine, s'engage dans l'aviation sous le nom de Ross, puis sous celui de Shaw dans les tanks, écrit un livre et disparaît.

On ne le retrouve que six ans plus tard. Il est alors en Afghanistan. Le roi Amanoullah étant à son avis trop ami des Français, il fomenta contre lui une révolution et réussit à détrôner le monarque. Auparavant, celui-ci, qui était au courant des intentions de l'agent britannique, fit placarder sur

les murs de Kaboul des affiches promettant une somme fantastique à qui lui apporterait la tête du *Fantôme blanc*. Mais T. E. Lawrence ne fut pas inquiété, il possédait des amis jusque parmi les membres du gouvernement afghan.

En février 1929, à la suite de certains de ses exploits, lesquels avaient jeté la perturbation dans la politique extérieure britannique, le colonel T. E. Lawrence est une seconde fois rappelé en Angleterre. Dans une séance de la Chambre des Communes, certains députés demandent qu'on « freine » son ardeur. Un membre féminin du Parlement osa même s'écrier :

— Quand le colonel Lawrence se décidera-t-il à mener une existence d'honnête homme?

Le mystérieux colonel a disparu, on croit l'avoir vu à Plymouth, on l'y recherche, mais on apprend qu'il se trouve alors à Mossoul, en Asie; on le signale ensuite à la frontière turco-persane. Coïncidence étrange, les tribus kurdes envahissent la Turquie et se dirigent également vers la capitale perse. Les deux pays se mettent d'accord pour lutter contre Lawrence. En septembre 1930, on parvient à arrêter à Tabris le fameux Lawrence. Cris de victoire. Déception : le Lawrence arrêté à Tabris n'est pas le fameux colonel T. E. Lawrence, mais un étranger porteur du même nom et qui — chose curieuse — lui ressemble étrangement.

Les mois se succèdent. Des derviches complotent contre Mustapha-Kemal Pacha, une guerre sainte menace d'éclater en Asie Mineure. Derrière l'affaire de Menemen apparaît l'ombre de T. E. Lawrence. En effet, un des conspirateurs, le cheik Essad, arrêté et condamné à mort, déclare, la veille d'être exécuté, vouloir faire des révélations. Et sa première phrase fut :

— L'instigateur de cette rébellion n'est autre que le colonel Lawrence...

On l'interrompt. La suite de sa déposition étant remise au jour suivant. Le lendemain, le cheik Essad est trouvé mort dans sa cellule. Sans doute le colonel avait fait agir quelque ami mystérieux. Depuis cette dernière aventure, on n'avait plus entendu parler de l'agent de l'Intelligence Service. La dépêche publiée par la presse britannique est-elle exacte? Le fameux agent anglais est-il bien mort? Ou bien est-ce encore un subterfuge pour déjouer la surveillance exercée sur lui.

Le *Fantôme blanc* va-t-il réparaître à nouveau? Avec un homme tel que T. E. Lawrence, rien n'est impossible.

GEORGE FRONVAL.

Une curieuse affaire de cœur



La mère et la sœur de Michael Callas. (I. N.)

Si j'habitais le Havre, et que le ciel m'eût pourvu de rentes idoine, il me semble que j'éprouverais un plaisir particulier à voir arriver les paquebots d'Amérique...

Tout d'abord, parce que le spectacle d'un majestueux transat blanc, or et rouge est impressionnant; parce que la clameur hululante de la sirène berce nos imaginations de façon divine; enfin parce que, dans ses flancs, le beau navire nous apporte les plus magnifiques, les plus étranges, les plus sensationnelles, les plus américaines des histoires!

Ah! les histoires américaines! Le vrai, le faux, le merveilleux, le bluff, l'authentique, le « crâne bourré », s'y combinent de façon éblouissante! Edgar Poë et l'autre Edgar, qui a pour nom Wallace, n'eussent jamais imaginé si fort, ne fussent jamais allés si loin dans le domaine de l'aventure policière, du drame macabre.

Par-dessus le marché, des photos horribles et nombreuses appuient le mystère, étayent l'énigme et nourrissent cet instinct de curiosité un peu sadique qui rôde en nos âmes comme un fauve mal apprivoisé.

Il était à Washington un jeune écolier, Michael Callas, âgé de dix-sept ans. Notre photographie le montre l'œil rêveur. Ce malheureux « boy » — un excellent élève — mourut soudain aux suites d'une brusque et terrible attaque cardiaque, laissant ses parents et sa sœur Dora dans le chagrin que l'on devine.

Mrs. Callas demanda alors au Dr Mac Donald, médecin légiste, de pratiquer

l'autopsie du jeune Michael, si prématurément ravi à l'affection des siens. L'opération eut lieu; on préleva le cœur de la victime; puis Mr. Mac Donald, ayant déposé ses conclusions, rendit le corps à la famille pour l'inhumation.

C'est alors que l'affaire se corssa. Mrs. Callas, soutenue par sa fille — car l'honorable Mr. Callas semble n'avoir pas voulu se mêler de cette affaire, — intenta un procès en cinquante mille dollars d'indemnité au « prince de la science », pour avoir « gardé par devers lui le cœur du mort ».

Le docteur, pour sa défense, allègue que l'autopsie fut exigée par la famille elle-même, et que, lorsqu'il voulut restituer le viscère, on le lui refusa! Il le mit, alors, dans un bocal d'alcool, aux fins d'études complémentaires.

Tout ceci serait d'un intérêt dramatique suffisant. Mais il y a mieux encore! Et Conan Doyle, et le Grand Guignol y eussent trouvé leur compte : le cœur de Michael Callas a disparu brusquement du bocal où il avait été déposé! Bocal cacheté et scellé, sur lequel les cires sont demeurées intactes...

Va-t-on rouvrir le cercueil du petit étudiant de Washington? N'irait-on point jusqu'à murmurer que, par voie entre toutes mystérieuse, le cœur en folie aurait regagné sa place, sous la cage des côtes, au niveau de la poitrine fendue par le scalpel?

Mrs. Callas — assure-t-on — serait sur le point de demander l'exhumation, à la suite de « révélations » que lui auraient apportées ses rêves...

C. G.



Le docteur Mac Donald, médecin légiste, qui fut chargé de pratiquer l'autopsie. (I. N.)



Le jeune écolier Michael Callas, qui mourut subitement des suites d'une crise cardiaque. (I. N.)

On accuse, on plaide, on juge...

Les combats du Musée du Louvre.

Tout visiteur qui entre au musée du Louvre est immédiatement assailli par vingt guides, hommes et femmes, qui, en allemand, en espagnol, en russe, en anglais — voire en français — offrent leurs services :

— Voulez-vous voir les Velasquez, monsieur ?
— Aimez-vous les Rubens, madame ?
— Peut-être mademoiselle désire-t-elle admirer les primitifs ?

Mais ces « montreurs » de chefs-d'œuvre ne s'entendent guère entre eux... puisqu'il y a concurrence, il y a discussion, et notamment Jacomo, Italien, s'entendait fort mal avec M^{me} Dupuy, Française, qui savait mieux que lui « retenir la clientèle » ; Jacomo, entre autres aménités, traita sa collègue de... vieille sorcière, ajoutant qu'il lui ferait son affaire « à la napolitaine ».

Un autre guide, Bozec, ayant défendu M^{me} Dupuy, ce fut une mêlée générale, un échange de mots plus aigres que doux, un pugilat entrecoupé de coups de pied et de poing... On parla même de jouer du couteau ; on n'en fit rien d'ailleurs, mais on s'assigna mutuellement en correctionnelle, où Jacomo, digne et furieux tout à la fois, s'exclama :

— Monsieur le Président, M^{me} Dupuy a osé dire que j'avais une concubine.

— Mais, riposta le président abasourdi, n'en avez-vous point une ? ne vivez-vous pas en effet avec une amie ?

— Oui... mais ce n'est pas ma concubine !

— Qu'est-ce alors ?
Et l'Italien, fièrement :
— C'est ma maîtresse !

L'audience ainsi commencée promettait d'être réjouissante, mais elle dut malheureusement être interrompue, certains témoins étant absents, et l'on remet à une audience ultérieure pour entendre la plaidoirie de M^e Pierre Xardel.

Le baiser à l'écran.

Une société cinématographique engagea dernièrement une jolie artiste anglaise, miss Annie Meur, pour interpréter un film sentimental au cours duquel, bien entendu, bon nombre de baisers tendres et passionnés étaient échangés entre l'ingénue et le jeune premier.

Mais lorsqu'on « tourna » le film et que ledit jeune premier voulut approcher l'ingénue, celle-ci bouillonna :

— *Shoking, shoking*, cria-t-elle en anglais.

Puis, pour donner plus de valeur à sa protestation, elle traduisit :

— Quelle horreur... en vous penchant vers moi, vos lèvres effleurent les miennes.

— Mais, fit le jeune premier sidéré, un baiser, dans la vie comme au cinéma, n'est-ce pas le contact de deux bouches ?

Indignée, la pudique fille d'Albion protesta :

— Dans la vie... je l'ignore, car je suis honnête et nul homme ne m'a effleuré... au cinéma je ne veux pas que vos lèvres touchent les miennes !

Le directeur de la firme cinématographique intervint pour faire comprendre à miss Annie que, tout de même, un baiser ne pouvait être échangé à distance.

Rien n'y fit.
— Simuler un baiser, conclut l'ingénue, parfait ; le donner réellement, non... j'aime mieux m'en aller !

Et elle s'en fut... mais la société cinématographique, mécontente, l'assigne, pour inexécution de contrat, en cent mille francs de dommages-intérêts, et le tribunal de commerce, saisi de ce litige sentimental et pudique, devra prochainement dire ce que vaut un baiser... refusé.

C'est toi, Marthe !

Henri Mathillon a vingt ans, pas d'argent, ni de métier, mais le désir vif, irrésistible de « vivre sa vie », formulé à la mode qui engendre pas mal de crimes et de vols.

Aussi Mathillon, peu soucieux de travailler, se découvrit une vocation certaine : mettre à sac les appartements inhabités et à sec les caves désertes.

Cela lui réussit assez bien pendant quelque temps. A l'aide de fausses clefs — il en avait tout un trousseau dûment approvisionné, — il rendait dans les appartements qu'il savait inhabités et y dérobaient billets de banque, valeurs, bijoux et objets d'art, puis, tranquillement, ayant découvert les clefs des caves, il y allait et se réconfortait en buvant une bonne bouteille de bourgogne ou de chablis, voire de champagne.

Cette existence idéale, au gré de l'indélicat personnage, durerait, pensait-il, toute la vie, lorsqu'un jour — jour fatal pour lui — Henri Mathillon ouvrant une porte d'un luxueux appartement de l'avenue Henri-Martin, une voix l'immobilisa sur le seuil :

— C'est toi, Marthe ? demandait la voix. Et naïvement, le visiteur répondit :

— Non... c'est moi !

Le locataire, brusquement, se jeta sur Mathillon tout penaud qu'il mena tambour battant au commissariat.

Là, comme devant le juge d'instruction, le jeune voleur passa des aveux complets, d'ailleurs confirmés par les innombrables plaintes de locataires qui avaient reçu son indésirable visite.

Le tribunal correctionnel et la cour le condamnèrent, après plaidoirie de M^e Gaston Maurice, à dix-huit mois de prison, ce qui mettra un terme momentané aux exploits de ce peu recommandable jeune homme.

L'affaire de baraterie du « Vinicolo ».

Le cargo italien *Vinicolo* quittait, le 13 mars 1928, le port de Marseille pour le Pirée, Smyrne et Beyrouth.

Le 15 mai suivant, au large des eaux territoriales françaises, le bateau coula avec sa cargaison de quatre cent quarante-cinq tonnes de marchandises assurées pour plus de cinq millions, par des commerçants de Paris et de Marseille ; il s'agissait tout simplement d'une affaire de « baraterie » longuement concertée par une vingtaine de complices.

Au premier plan se trouvaient Jean Angelvin et David Mossé qui avaient ainsi arrêté leur projet : acheter un navire, le charger, assurer les marchandises pour des sommes importantes et le couler pour toucher les indemnités d'assurance.

Ils eurent notamment comme complices un commerçant parisien, Léon Cadensi, et le capitaine italien Francisco Ranollo ; or ce dernier est actuellement incarcéré à Gênes, où il passe devant les assises pour des faits semblables ; l'affaire du *Vinicolo*, ayant des témoins dont la présence était urgente et qui se trouvaient retenus à Gênes par l'autre procès, ne put donc être plaidée à Marseille, comme il en avait été décidé.

La cour a jugé préférable d'attendre la décision de la cour d'assises de Gênes, et le procès du *Vinicolo*, procès qui soulève une curiosité passionnée dans toute la région marseillaise, ne sera donc de ce fait jugé qu'au mois de novembre prochain.

Le caissier et la dactylo, histoire éternelle.

Marcel Lérard, employé depuis près de vingt ans dans une importante maison de commerce, était, suivant l'expression consacrée, fort apprécié de son patron, qui, plein de confiance en cet homme ponctuel, sérieux, un tantinet solennel et austère, lui avait confié les délicates fonctions de caissier.

Tout alla bien : le service de Lérard était assuré d'impeccable façon, lorsque le hasard, dieu malin, plaça près de cette caisse toujours largement remplie et de son caissier si parfait la tentation... laquelle se présenta sous la forme avenante d'une blonde et jolie dactylographe de vingt-huit printemps ; son voisin apprécia comme il convient la séduction de la jeune fille, à qui il ne tarda pas à conter fleurette.

Enfui la dignité... envolée l'austérité : le caissier amoureux fit des vers pour sa

bien-aimée, ce qui est toujours dangereux pour un caissier... et pour la caisse ; elle l'écouta avec bienveillance, accepta des rendez-vous, des baisers et des promesses : ce fut l'idylle.

« Les femmes s'attachent avec des faveurs », a dit Stendhal, et Marcel Lérard pensa de même. En l'occurrence, lesdites faveurs se manifestèrent aux yeux bleus de la dactylo éblouie sous forme de billets... bleus également : dîners fins dans les restaurants en renom, soirées au théâtre ou au music-hall, toilettes somptueuses et somptueuses, rien ne sembla trop cher à l'amoureux caissier pour conquérir la demoiselle de ses pensées.

Il dépensa sans compter, et ayant épuisé ses ressources personnelles, il songea au coffre-fort patronal ; il prit d'abord cinq mille, puis dix, vingt, cent mille francs, et davantage, exposant qu'il pourrait remettre, sans que nul ne s'en aperçût, les sommes détournées que lui rendraient ses gains au jeu ; car il s'était mis à jouer, à jouer éperdument, avec désespoir... pour se refaire. Hélas ! la dame de pique est peut-être plus trompeuse encore que la dame de cœur, et le caissier perdit plus de trois cent mille francs qui ne lui appartenaient pas. Dans un sursaut d'honnêteté, la dactylo d'ailleurs venait de lui signifier son congé... puisqu'il n'avait plus rien. Il se constitua prisonnier.

A la Santé, dans sa cellule, Lérard, à présent, se lamente sur la faiblesse du pauvre cœur humain ; prochainement, il exposera au jury sa folle passion qui le mena, lui honnête, au vol : la justice se montrera-t-elle indulgente à cette victime de la femme ?

Le docteur Laget devant les Assises de l'Hérault.

Docteur en médecine de la Faculté de Montpellier et chirurgien dentiste de la Faculté de Paris, Pierre Laget, jeune homme ambitieux, intelligent et audacieux, vint, ses études terminées, s'installer à Béziers, comme chirurgien dentiste.

Une idylle naquit entre lui et la fille de son propriétaire, M^{lle} Sarah Alexandre, idylle qui aboutit en 1912 à un mariage.

1914 : la guerre, le jeune dentiste, mobilisé dès les premiers jours, fait bravement son devoir, blessé deux fois, il est décoré : croix de guerre et Légion d'honneur.

En mai 1922, M^{me} Sarah Laget s'alite, souffre d'un mal indéfini et meurt... qu'a-t-elle eu exactement ? On ne sait.

C'est la sœur de la disparue, M^{lle} Suzanne Alexandre, qui prend alors soin des petits enfants sans mère, et, le 25 janvier 1925, la jeune fille épouse son beau-frère.

Union brève, puisque M^{me} Suzanne Laget tombe malade et meurt en avril 1929.

De quoi est-elle morte ? On ne sait.

Six mois plus tard, le 29 décembre, la sœur du chirurgien dentiste, M^{lle} Marie-Louise Laget, tombe malade à son tour et s'alite, atteinte, elle aussi, d'un mal mystérieux qui se transforme en paralysie.

M^{me} Laget mère, affolée, appelle au chevet de sa fille un médecin réputé, le docteur Rouleau, qui s'étonne de l'état de la malade qu'il fait isoler dans une clinique, où nulle personne étrangère à la maison — même parmi ses proches parents — n'est admise à la visiter... Quelques jours se passent... l'état de M^{lle} Laget s'améliore rapidement... elle fait la grave déclaration suivante :

— Mon frère seul me soignait, lui seul me donnait différents remèdes... lui seul préparait mes tisanes et mes potions : il a voulu m'empoisonner pour ne pas rembourser les sommes importantes qu'il me doit.

M^{lle} Marie Laget porta alors plainte contre son frère, qui fut arrêté et qui protesta hautement contre les accusations portées contre lui.

L'exhumation des restes des deux femmes du chirurgien-dentiste fut ordonnée, le professeur Fonces-Diacon, de la Faculté de Médecine de Montpellier, examina les viscères des deux sœurs et y découvrit des doses massives d'arsenic, ayant provoqué la mort par empoisonnement.

Pourquoi Pierre Laget a-t-il supprimé sa première femme Sarah ? Pour hériter d'elle, dit l'accusation.

Pourquoi a-t-il supprimé sa seconde

femme Suzanne ? Pour toucher la prime de cent mille francs de l'assurance contractée au nom de Suzanne Laget.

Pourquoi a-t-il voulu supprimer sa sœur ? Pour ne pas payer ses dettes !

Le Dr Pierre Laget nie avec énergie, malgré les charges accablantes relevées contre lui. De nombreux témoins sont convoqués, les débats doivent durer six ou sept jours, ce ne sera que le 9 ou le 10 juin que le jury rendra son verdict.

SYLVIA RISSER.

Les Clous qui tuent

Les passages cloutés viennent de faire une nouvelle victime, et cette fois la personnalité de la victime, le colonel Pol Payard, sous-directeur du musée de l'Armée, est telle que l'opinion publique s'indigne. De tous les côtés, on réclame une réglementation très sévère des passages cloutés. Le colonel Pol Payard, en s'engageant sur le passage clouté du boulevard de Latour-Maubourg, pensait respecter des prescriptions préfectorales et ne savait pas qu'il s'exposait à la mort. En effet, un tramway lancé à toute vitesse l'a tamponné. Transporté à l'hôpital Laennec, le



Le colonel Pol Payard, tué sur un passage clouté.

colonel Payard est décédé le lendemain de son admission. Déjà au moment de la mort du Dr Racine, on avait fait remarquer au Préfet de police que ses passages cloutés constituaient un redoutable danger pour le piéton, aussi bien que pour les automobilistes, puisqu'ils provoquent les accidents tout en ayant la prétention de les supprimer. M. Jean Chiappe se figure qu'il régularise la circulation de la rue parisienne en favorisant sur les pavés de Paris l'écllosion de milliers de clous, il se trompe. S'il suffisait de montrer aux populations des fragments de métal pour les maintenir dans l'ordre, que ne remplace-t-on à la Préfecture M. Jean Chiappe par un colossal clou d'acier ? C'est du paradoxe, mais du paradoxe criminel !

Il ne s'agit pas de s'entêter stupidement à commettre des erreurs qui, chaque jour, nous apparaissent de plus en plus néfastes.

Un passage clouté qui n'est pas placé sous le contrôle permanent d'un agent est un passage qui, tôt ou tard, conduit à la mort.

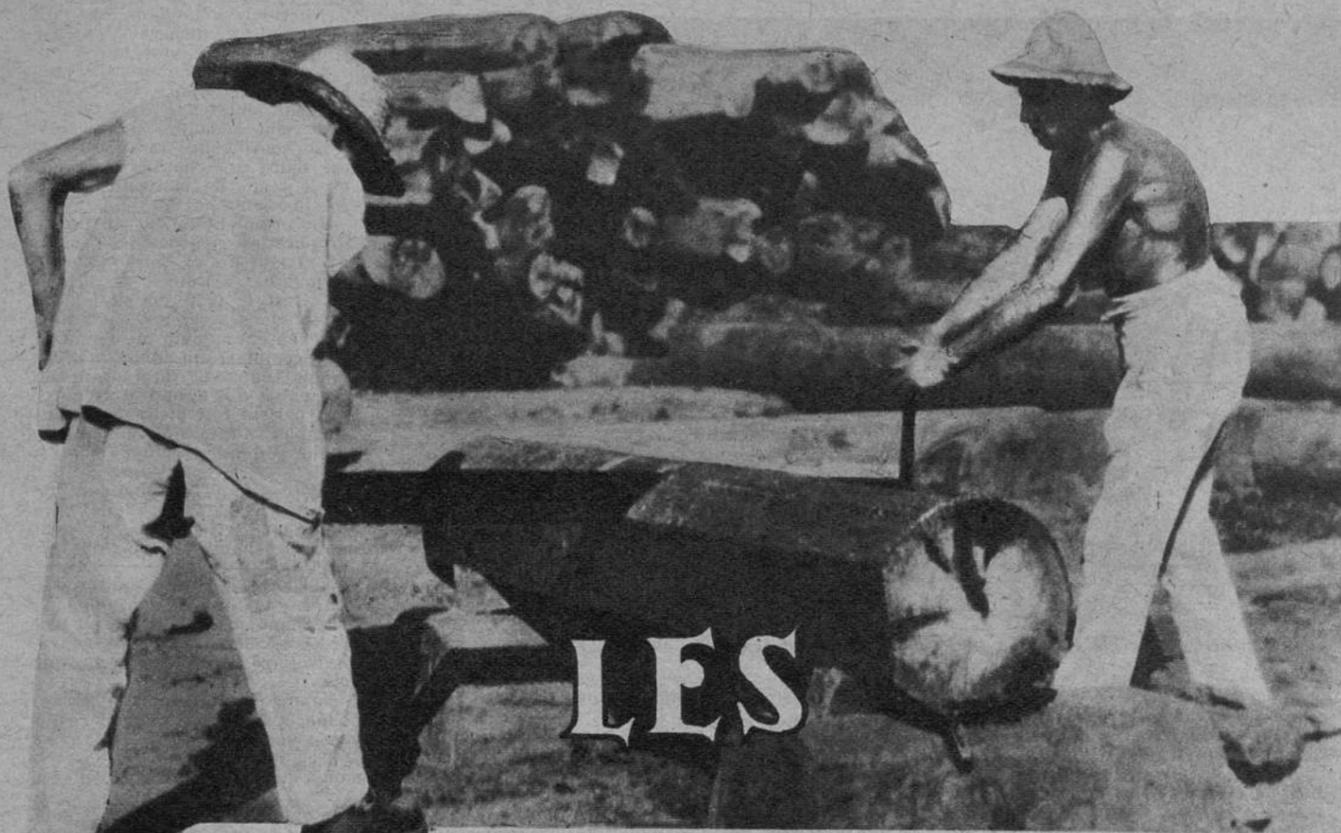
ÉVITEZ
les pâles imitateurs....
"L'ENVERS
VAUT
L'ENDROIT"
19, Rue de Châteaudun (IX^e)
et ses Succursales
SEUL SPÉCIALISTE du
RETOURNAGE DE VÊTEMENTS
MESURE -- TRANSFORMATION -- FAÇON
5 % de remise aux porteurs de l'annonce.



L'anniversaire de la Commune a donné lieu aux manifestations d'usage à Paris. Le Préfet de police et les agents, au Père Lachaise. (R.)



L'entrée du cimetière du Père Lachaise, avec les manifestants qui défilent sous la pluie, tandis que les agents du service d'ordre les regardent. (R.)



LES MYSTÈRES DU BAGNE

Forçat sciant du bois sous un soleil de feu. (W. W.)

VI Le tafia.

L'alcool est fort bon marché en Guyane, aussi les transportés ne se font-ils pas faute de boire.

La chose est facile pour les hommes de classe qui jouissent d'une liberté relative, grâce à leur emploi, plus difficile pour ceux qui sont confinés au quartier des troisièmes classes, mais tout s'arrange.

Si la ruse disparaissait du monde, nul doute que c'est au bagne qu'on la retrouverait, et ses hôtes ne se font pas faute d'en user.

Il n'est pas de subterfuges qui ne soient mis en œuvre, pour introduire le liquide prohibé dans l'enceinte du camp.

En voici quelques échantillons, pris parmi les plus typiques.

Nous avons dit que les transportés touchaient des paquets de tabac en gratification, et qu'ils pouvaient les introduire dans le camp, en les présentant au moment de la fouille, à la rentrée. Notre homme, employé à l'atelier des travaux, avait confectionné, en cachette, un récipient de la forme exacte d'un paquet de tabac, puis il avait soigneusement collé, sur les parois, bande et papier gris authentiques.

Tous les soirs, en ville, il faisait remplir son bidon d'un nouveau genre, et, au moment de la fouille, il présentait bien ostensiblement son fameux « paquet de tabac ».

Ça passait, comme une lettre à la poste. Le manège dura près d'un an, jusqu'au jour où il fut surpris à faire le plein de son réservoir. Un bon camarade l'avait dénoncé. Il comparut devant la Commission disciplinaire, qui ne put faire autrement que de récompenser tant d'ingéniosité par... une punition de trente jours de cachot !

Un autre avait un chapeau truqué, comme chez Robert Houdin, avec un double fond qui pouvait contenir vingt-cinq centilitres d'alcool !

Chaque jour, une charrette, traînée par deux buffles, apporte au camp la viande de l'ordinaire. Bien innocente, cette charrette ! Pas tant que cela, car les deux conducteurs, contrebandiers d'un nouveau genre, avaient trouvé une manière originale de passer le tafia en fraude et d'échapper aux fouilles les plus minutieuses. Pendant leurs heures de repos, ils avaient creusé le timon de la charrette, et, à chaque voyage, ils introduisaient dans le camp un excellent litre de tafia, qui, dissimulé

dans l'épaisseur du bois, défilait les regards les plus inquisiteurs !

L'affaire marchait bien et rapportait des bénéfices appréciables, quand un jour, un « Halte ! » énergique arrêta sur place les deux négociants. Le capitaine d'armes, sans aucune hésitation, passa une main indiscrète sous le timon, saisit le corps du délit et envoya les deux compères réfléchir en cellule, sur les inconvénients des négoce interdits.

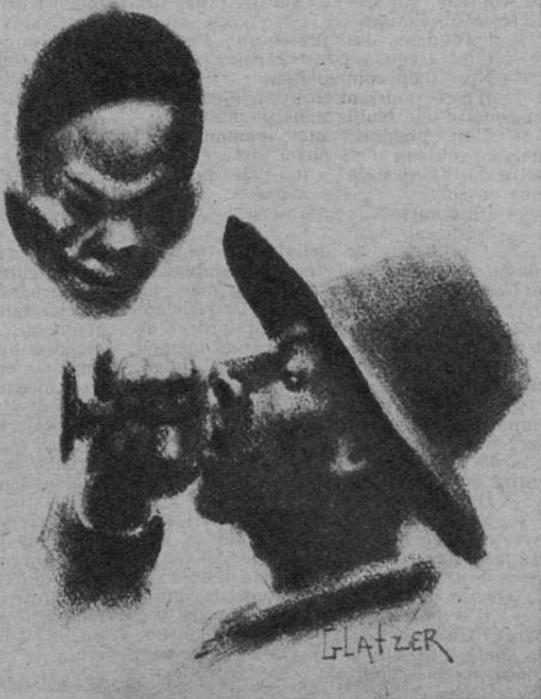
Un jaloux avait parlé. Sur ces gens anémiés et mal nourris, l'alcool produit des effets aussi désastreux que rapides, car il leur est malheureusement trop facile de s'en procurer.

Les Chinois, qui forment en Guyane la majeure partie des débitants, donnent libre cours à leur instinct commercial aussi bien qu'à leur ingéniosité :

— Chine ! un paquet de tabac et une boîte d'allumettes !

Et tout en faisant sa commande le transporté Joseph aligne dix « sous marqués » (1) sur le comptoir.

(1) Monnaie guyanaise de dix centimes au monogramme de Louis-Philippe.



Le forçat qui a le titre de pêcheur officiel de la colonie aux îles du Salut. (W. W.)

Tranquillement, il confectionne une cigarette, l'allume et reste là.

— Chine, donne un coup à boire !

— Non, non, non, proteste le Chinois, moi pas donner à boire, si M. Gendarme venir, moi pris, lui faire procès-verbal et moi payer gros l'argent !

— T'en fais pas pour ça, Chine, y a pas de pétard !

— Non ! réitère le Chinois.

Mais, tout en clignant ses petits yeux bridés, il va vers la porte et jette dans la rue un coup d'œil rapide, saisit une bouteille et un verre qu'il remplit de tafia et tend la main.

Joseph a compris et du même temps exécute deux mouvements distincts : d'une main il jette la monnaie sur la table et de l'autre « s'envoie » d'un trait le verre du liquide de feu.

Les Chinois ont la bosse du commerce et rendraient des points à l'Arabe le plus retors : avec un litre de tafia, ils en font presque deux en remplaçant tout simplement l'alcool qu'ils ont prélevé par une abominable décoction de thé, de poivre et de cannelle.

Le plus souvent, le résultat ne se fait pas attendre : ou le transporté passe son ivresse

A gauche : Chez le Chinois, un bagnard « s'envoie » d'un trait le verre du liquide de feu. (Composition de S. Glatzer.)

en injuriant copieusement les agents de la surveillance, ou alors, il s'en prend à ses co-détenus, et presque forcément c'est encore à coups de couteau que la discussion se termine !

Quant à la paresse, (le travail forcé n'a guère d'attraits) elle suscite encore plus d'inventions. Couper au défilé des corvées le matin en se faisant octroyer deux ou plusieurs jours de repos si possible, cela vaut la peine d'essayer.

— Chef ! portez-moi malade !
— Donnez-moi votre nom et votre matricule.

Et le soir cet homme s'endormira tout heureux en pensant qu'il demeurera bien tranquille dans la case, allongé sur le bat-flanc pendant que les autres iront cuire sous le soleil à la corvée de débroussaie ou s'embourber dans la vase pour fournir un stère de bois à l'Administration.

Il s'est maquillé ! Trucs classiques à la visite, non malade et bon pour la commission.

Se faire porter malade est chose facile. Malheureusement, il y a loin de la coupe aux lèvres, et le major n'avale pas toutes les couleuvres. Et puis, après tout, deux jours de repos, ce n'est guère suffisant. Risquer pour risquer, mieux vaut faire la chose en grand et essayer d'entrer à l'hôpital.

A l'hôpital pénitentiaire, on est mieux nourri ; d'abord on couche dans un lit, avec une paillasse et des draps, et puis quand on y est, c'est au moins pour une huitaine de jours ! Oui, mais il y a un hic ! Pour y entrer, il faut être malade, réellement, et passer à la visite du major, qui n'accepte pas ses pensionnaires comme cela, tout de go, les yeux fermés !

Que faire ? C'est très simple : se maquiller, c'est-à-dire absorber une drogue végétale quelconque, qui donne une fièvre intense, ou bien encore provoquer artificiellement l'ulcère ou la blessure qui procurera le bienheureux billet d'admission, en supposant que ça prenne.

Ce ne sont pas les trucs qui manquent, et les vieux sont là, tout disposés, — moyen-

nant récompense, bien entendu — à les enseigner aux néophytes.

Ainsi, une graine de ricin décortiquée et glissée sous la paupière causera une conjonctivite purulente du meilleur effet. Rien ne dit, toutefois, que le résultat ne dépassera pas les espérances de l'expérimentateur, et que la perte complète de la vue ne couronnera pas, à bref délai, des efforts aussi méritoires.

Il y a mieux encore ; mais, là, il faut avoir un peu d'argent pour acheter la complicité d'un infirmier panseur. Une piqûre intramusculaire d'essence de térebenthine, et c'est l'écllosion assurée d'un énorme furoncle. Si l'opérateur a procédé dans le voisinage d'une articulation, l'effet obtenu est plus douloureux, mais le résultat est plus sûr, car il s'ensuivra l'immobilité complète pour le patient, pendant un temps assez long. Il faut savoir souffrir pour arriver à ne rien faire !

Quant aux déshérités de la fortune, ceux dont les moyens sont trop restreints pour leur permettre d'employer des procédés aussi coûteux, ils ne se rebuiteront pas néanmoins, et leur ingéniosité se chargera de trouver, quand même, le moyen de parvenir au lit d'hôpital ou... au prétoire de la Commission disciplinaire.

Une légère incision à la cuisse, dans laquelle on introduit le cadavre écrasé d'une mouche ou une pièce de cuivre vert-de-grisée, le tout recouvert d'un vieux morceau de chemise, destiné à assurer la fixité de ce pansement d'un nouveau genre. Au bout de vingt-quatre heures, l'infection, aidée par la température, a produit une plaie large et abondamment suppurée.

Un autre, dans sa cellule, charme ses loisirs en passant en seton dans sa jambe un cheveu enfilé dans une aiguille !

Plus loin, un troisième expérimente une recette encore inédite, paraît-il, et qui consiste à frotter une écorchure avec une mixture faite de salive, de tartre de dents et de noir de fumée !

Combien, parmi ceux-là qui emploient de tels artifices, en meurent ou en restent infirmes ! Lorsqu'ils vont au Nouveau Camp, réceptacle de toutes les maladies et de toutes les infirmités, ils ne manquent jamais de dire en étalant ulcères et moignons : « C'est en travaillant que j'ai attrapé ça, regardez maintenant ce que l'on a fait de moi ! »

Malheureusement, le major qui passe la visite dans les pénitenciers est d'un scepticisme désespérant.

Oui, ce sera bien l'hôpital, puisqu'il faut de toute nécessité donner des soins à des gens en pareil état, mais avec accompagnement d'un rapport circonstancié annexé au billet d'entrée, qui vaudra à l'intéressé, guéri, de comparaître devant la Commission disciplinaire, toujours fort peu tendre envers ce genre de clients.

Libellé de punitions.

Tout transporté fautif est l'objet d'un libellé de punition. Ce libellé est transmis par la voie du service au chef de centre qui l'apostille à son tour et le fait tenir au surveillant-greffier de la Commission disciplinaire chargé d'en faire le récolement.

Voici le texte d'un de ces documents :

Pénitencier de Saint-Laurent

MOTIF DE PUNITION
Transporté LECHAMP ISIDORE,
N° Mle 38654.

A été trouvé porteur d'une fiole contenant 25 centilitres de tafia.
Saint-Laurent, le 15 janvier 1923.
Le surveillant militaire : X...

Vu :
Le Chef du Centre : X...

Commission disciplinaire du 20 janvier 1923.
Punition infligée : trente jours de cachot.
Les membres de la Commission : X..., Y..., Z...

Chaque vendredi, le surveillant militaire-greffier réunit tous les libellés de la semaine et les fait parvenir au commandant supérieur qui, le lendemain, présidera la séance. Le samedi matin, les hommes devant comparaître restent au camp, tondus et rasés soigneusement, comme il convient à des gens qui vont se présenter devant les autorités supérieures.

— En rangs par quatre, et marche vers les prisons !

C'est, en effet, dans l'enceinte de la maison de détention que se trouve situé le prétoire de la Commission disciplinaire et les cellules et cachots où se subissent les punitions qu'elle prononce.

Les voilà dans la grande cour des prisons. Les surveillants des quartiers disciplinaires procèdent à l'appel. En même temps, les



Le cimetière des forçats. On voit à droite les fosses qui viennent d'être ouvertes. (W. W.)

porte-clefs font sortir des cachots et des cellules les transportés déjà incarcérés et qui sont encore envoyés devant la Commission pour leur mauvaise conduite.

La Commission disciplinaire. Un défilé peu banal. Réclamations.

Sept heures vont sonner. Tout est prêt

de graduer le châtiment suivant la conduite antérieure.

Disons-le en passant, si la Commission disciplinaire dispose de punitions très sévères, elle ne frappe point aveuglément. Le délinquant peut fournir pour sa justification toutes explications utiles. En outre, à part les cas flagrants d'ivresse, de port de couteau non réglementaire, de paresse au travail, de vol de denrées à



La Commission disciplinaire (d'après un dessin d'un artiste du bagne). (Composition de S. Glatzer.)

pour la séance. Dans la cour, les transportés sont alignés sur deux rangs, ceux du camp libre et ceux des prisons d'un côté différent, afin d'empêcher des communications toujours sujettes à caution. Les porte-clefs fouilleront les condamnés au fur et à mesure de leur entrée dans le prétoire. Le chef des prisons, maître du lieu et responsable de sa bonne tenue, vient jeter un dernier coup d'œil et s'assurer que tout le monde est habillé, rasé et tondus convenablement.

Lentement, la cloche du bagne égrène sept coups. La porte des prisons lui répond du fracas de sa serrure mal graissée. C'est le commandant supérieur du pénitencier qui fait son entrée.

La Commission disciplinaire est un petit tribunal intime, chargé de régler les questions de discipline sans gravité suffisante pour motiver le renvoi du délinquant devant le Tribunal maritime spécial. C'est le premier échelon de la répression.

La Commission est composée de trois membres : le commandant supérieur qui préside assisté d'un commis du service des travaux et d'un commis des bureaux. Le surveillant principal, chef de centre, fait en quelque sorte office de ministère public. C'est lui qui donne au commandant les renseignements nécessaires sur la conduite, le travail de l'homme et, suivant le cas, demande l'indulgence ou la sévérité.

Un surveillant militaire remplit les fonctions de greffier. Il inscrit sur un registre les punitions infligées et, en fin de séance, il en donnera lecture aux transportés réunis dans la cour.

Le chef des prisons, chargé de l'exécution des peines prononcées, prend soigneusement note de chacune d'elles.

La salle des séances est un grand local bas de plafond, aux murs jaunâtres, muni de deux fenêtres pourvues de grilles, et qui peut contenir environ cent personnes.

Sur une estrade, autour d'une table en fer à cheval séparée du reste de la salle par une petite barrière, se tiennent les membres de la Commission. Devant lui, le président a les livrets des transportés, ce qui lui permet de se rendre compte des punitions déjà encourues, et par conséquent

l'ordinaire du camp, le prononcé d'une punition peut être ajourné à la séance suivante et une enquête supplémentaire prescrite !

— Greffier, appelez le premier de la liste.

— Hersent, Auguste, N° Mle 26542.

— Présent !
Et voici le nommé Hersent, Mle 26542 qui fait son entrée non sans avoir au préalable passé dans les mains du porte-clefs qui le palpe soigneusement. C'est un grand gaillard large d'épaules, un cou de taureau sur un corps bien musclé.

On a découvert à sa place de couchage un couteau qui est là, sur la table des pièces à convictions.

Le président, lui présentant l'arme :
— C'est à vous cet instrument ?

— Non, mon commandant.

— Il a été pourtant trouvé à votre place, au cours d'une fouille dans la case ?

— C'est possible, mon commandant, mais ce couteau n'est pas à moi ; c'est un autre qui l'aura caché à ma place pendant mon absence.

— Quel autre ?

— Je ne sais pas.

C'est là l'éternelle défaite de tous les condamnés trouvés porteurs de couteaux : ou c'est un autre qui l'a mis à leur place, ou si l'arme a été saisie sur eux, ils venaient justement de la trouver par hasard et de la ramasser dans la cour, à l'instant même !

En voici un autre : Leblanc, Julien, Mle 19654.

C'est un transporté de deuxième classe, employé comme garçon de famille chez un surveillant. Envoyé en courses, il s'est attardé pendant plusieurs heures, puis est rentré en complet état d'ivresse ?

— Qu'avez-vous à dire ?

— Mon commandant, c'est vrai, j'étais ivre, mais ça n'est pas de ma faute ! J'ai été faire une course et en route j'ai bu un verre de tafia, avec le soleil cela m'a tourné la tête, car je n'ai pas l'habitude de boire !

— Il a bon dos, le soleil. Voyons son livret ! Eh ! que dites-vous ? Pas l'habitude de boire ! depuis un an vous avez déjà encouru trois punitions pour ivresse ?

Interloqué, Leblanc ne dit plus rien et disparaît sur un traditionnel : « Allez-vous-en ! »

Mais voilà Laoussine bien Slimane ben Abdel-Kader qui fait son entrée. Ce fils du désert vient répondre de sa paresse continuelle au travail, il est dans un chantier forestier et le stère ne convient pas à son indolente nature.

Le président lui lit son libellé de punition et à peine a-t-il fini que Laoussine se lance dans un formidable discours... en arabe. Ça, c'est le truc classique, dès qu'un de ses pareils a commis une faute et qu'on lui demande des comptes, il oublie subitement tout ce qu'il sait de français, que nombre d'entre eux parlent fort bien, pour vous accabler d'interminables explications dans sa langue maternelle.

Force est au commandant de s'armer de patience et de faire venir un porte-clefs de ses compatriotes pour servir d'interprète.

— Dis-lui qu'il est puni pour paresse au travail, ordonne le commandant.

Et son deux arabis de discourir avec force gestes. Quand ils ont fini :

— Mon commandant, traduit le porte-clefs, il dit loui malade, pas pouvoir casser le bois avec la hâche, loui trop faible pour faire travail en chantier.

— Demande-lui s'il s'est fait porter malade ?

— Non, mon commandant, il dit loui pas jamais voir le major !

Le livret consulté n'indique pas non plus que le fils d'Allah soit dans un état de santé débile. La mention de visite médicale à l'arrivée atteste : Apte à tous travaux.

Ça va mal pour Laoussine qui, finalement, retrouve un peu de son français et jure ses grands dieux :

— Ma commandant, j'ti jure moi malade.

— C'est bon, va-t-en !

Deux heures durant, ce sera un défilé semblable ; le commandant et ses assesseurs entendront d'in vraisemblables histoires, et il leur sera souvent bien difficile de démêler la vérité, surtout si deux antagonistes en présence jurent avec un égal entrain qu'ils disent tous deux la vérité.

Nécessairement, c'est un jugement de Salomon qui intervient ; huit jours de cellule, la punition la plus faible du tarif, récompense avec égalité les deux prévenus.

S'il s'agit d'un fait de quelque importance, la consultation du livret matricule de l'homme, où se trouve inscrit le relevé de ses punitions, incline les membres de la commission, tantôt à l'indulgence, tantôt à la sévérité.

(A suivre.) JEAN NORMAND.

LE PURGATIF DES POLICIERS DE DRESDE

Les partis extrémistes de Dresde avaient projeté tout récemment une grande démonstration dans les rues de la ville. Bannières rouges déployées, ils devaient défilier en chantant des hymnes révolutionnaires. Le ministre de l'Intérieur, prévenu, donna l'ordre à la police locale d'interdire cette manifestation.

Les organisateurs n'en maintinrent pas moins leur programme en déclarant que le cortège révolutionnaire se déroulerait selon le plan prévu et à l'heure fixée.

En présence de cette menace, le chef de la police mobilisa tous les schupos pour le jour de la démonstration et déclara que force resterait à la loi, coûte que coûte. Le public attendait dans l'anxiété le résultat de la lutte ainsi engagée. Qui allait l'emporter des policiers ou des manifestants ? Chacun restait sur ses positions et n'entendait pas céder.

Le jour de la manifestation arriva. A la grande surprise de la population, les extrémistes eurent toute latitude pour exécuter leur programme, ils défilèrent dans les rues en chantant, prononcèrent des discours en plein air, sans d'ailleurs provoquer la moindre bagarre. C'est à peine si une centaine de schupos, pâles et l'air exténué, se trouvaient disséminés dans la ville ; ils eussent été tout à fait impuissants à réprimer les désordres, s'ils s'étaient produits.

Que s'était-il donc passé ? Pourquoi cette carence de la police ? Les commentateurs allaient leur train. On obtint le lendemain la clef du mystère. La vérité était assez suggestive : une main malveillante avait jeté dans les aliments des schupos un puissant purgatif ! Quatre cents hommes sur cinq cents avaient été mis knock-out, et les autres ne valaient guère mieux. On recherche encore le gremlin coupable de ce méfait. Depuis ce jour, d'ailleurs, quatre schupos, balonnette au canon, sont postés devant les cuisines de la caserne.

**LE POSTE SECTEUR
E. ANCEI
FAIT
AIMER
LA T.S.F.**



Les Européens en haut-parleur
SANS ANTENNE

A CRÉDIT :

135 francs
à la commande
et 12 mensuel de 120 fr.

**absol.
complet
1.395**

Tous renseignements les Publications 15.
83, Rue de Rome - PARIS

SITUATION LUCRATIVE

Indépendante, sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'École Supérieure de Représentation, fondée par les Industriels de l'Union Nationale. On gagne en étudiant. Cours oraux et par correspondance, quelques mois d'étude. Brochure 17 gratis, 3 bis, rue d'Athènes, Paris (9^e).

REGLES douloureuses, interrompues, retardées et toutes suppressions pathologiques des époques, rétablies certainement par le **LYROL**, seule méthode interne et vaginale. La boîte : 33^{fr} 50. Cure compl. 100^{fr}. 7^{me} P^h ou à défaut Laboratoire LACROIX, 22, Bd Sébastopol, PARIS

Mme Murat Chiron. Graphol. Tarots 18, boul. de Strasbourg, Botz. 16-78. Reç. tous les jours de 2 à 7 heures.

SOINS ESTHÉTIQUES, PÉDICURE, MANUCURE par infirmière diplômée, de 10 à 20 heures. 80, r. Doudeauville, Paris (18^e). Mét. Château-Rouge.

CHEZ VOUS 400 francs par quinzaine, ss quitt. emploi. Partout facile. Éor. Établs FUSEAU, 75, MARSEILLE

5000 PHONOS POUR RIEN

P - P I N E
M - R - E
S E - - E
F - L - X
L - - - I

distribués aux lecteurs trouvant la solution de ce concours et se conformant à nos conditions. Reconstituez cinq prénoms. En prenant la première lettre du premier, la deuxième du deuxième et ainsi de suite, jusqu'à la cinquième lettre, vous trouverez une ville de France. Laquelle ? Découpez le bon et adressez-le directement à ARYA, 22, rue des Quatre-Frères-Peignot, Paris (XV^e). — Joindre enveloppe timbrée à 0 fr. 50 portant votre adresse.

L'ESPIONNAGE

Pendant la guerre, le contre-espionnage, l'activité du *British Intelligence Service*, ont fourni la matière de nombreux livres.

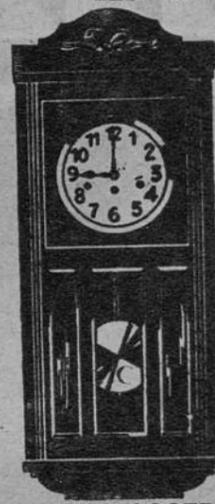
De même que les exploits des polices de Londres, Berlin et New-York.

Tous ces livres, ainsi d'ailleurs que des ouvrages sur la *Magie*, la *Sorcellerie*, l'*Inquisition*, les *Borgia*, etc., vous les trouverez à

La Librairie de la Madeleine
34, Rue Godot-de-Mauroy Paris-8^e

Envoi de notre catalogue général d'ouvrages rares et curieux contre 0.50 - Étranger : 1.50

**LA GAÏETÉ CHEZ SOI
CARILLONS
WESTMINSTER
LES PLUS RÉPUTÉS**



Mouvement de précision. Ébénisterie de grand luxe soit en chêne clair - chêne fumé ou façon noyer. Cadran artistique, glaces biseautées sorties cuivre.

MOUVEMENT 8 JOURS garanti 10 ans, sonnans les quarts et l'heure. Sons incomparables, 8 mar-taux, 8 gongs.

PAYABLE

45 fr.

PAR MOIS

EN 10 MENSUALITÉS

Livraison immédiate

- Prix de Fabrique -

- Superbe cadeau à -

- tout acheteur

Magas. ouvert les jours de 9 à 12 h. et de 14 à 18 h.

HORLOGERIE WILLIAMS

4, rue du Poncau - Paris (2^e)

(Juste à la sortie du Métro REAUMUR)



**2.000
PHONOGRAPHS
gratuits**

à titre de propagande aux deux mille premiers lecteurs ayant trouvé la solution exacte du rébus ci-dessous et se conformant à nos conditions.

Il faut à l'aide du rébus trouver le nom d'un grand empereur français à l'épopée célèbre.



Réponse : Joindre à votre envoi une enveloppe timbrée portant votre adresse

Etablissement PALMA
99, Boulevard Auguste-Blanqui
PARIS-XIII^e Service P. M.

La Cressonnée

Ne demandez pas un anis tout court. Exigez une Cressonnée et comparez.

GAGNEZ DE L'ARGENT

en décorant vous-même de jolis objets d'arts appliqués. Voulez-vous occuper agréablement vos loisirs et gagner en même temps beaucoup d'argent ? Rien ne vous sera plus facile si vous adhérez à la Société des **ATELIERS D'ART CHEZ SOI** qui vous offre gratuitement les outils et les fournitures nécessaires pour exécuter de nombreux travaux d'Arts appliqués. **GRATUIT : Une PLAQUETTE** illustrée vous donnant une documentation complète vous sera adressée dès réception du **Bon** ci-joint. (Joindre 1 fr. 50 pour affranchissement.)

BON pour une Plaquette Société des Ateliers d'Art chez Soi 14, rue La Condamine, PARIS (17^e) B. 188

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir pour 12 versements mensuels de... **45** frs

notre... **Montre-Bracelet OR** pour Homme
Prix 540 francs

Mouvement **CO-RE** QUALITÉ PARFAITE GARANTIE 5 ANS SUR FACTURE

Catalogue Général N°72 sur demande

COMPTOIR REAUMUR 78, Rue Réaumur, PARIS

**VOUS TROUVEREZ
TOUT CE QUI CONCERNE LA
MUSIQUE**

27, Boulevard Beaumarchais
Paris (4^e) **PAUL BEUSCHER**

CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO SUR DEMANDE LA MAISON N°1 PARIS DE SUCCÈS

A MES FRAIS

Je vous propose d'étudier ma méthode de traitement par **l'ÉLECTRICITÉ** qui vous permettra de vous guérir immédiatement **SI VOUS SOUFFREZ DE** Neurasthénie, Débilité et Faiblesse nerveuse, Varicocele, Pertes séminales, Impuissance, Troubles des fonctions sexuelles, Athénie générale, Arthritisme, Artério-Sclérose, Goutte, Rhumatisme, Sclérose, Paralysie, Dyspepsie, Constipation, Gastrite, Entérite, Affection du Foie.

Si votre organisme est épuisé et affaibli, si vous êtes nerveux, irrité, déprimé, écrivez-moi une simple carte postale et je vous enverrai **GRATUITEMENT** une magnifique brochure avec illustrations et dessins valant 15 francs. Écrivez ce jour à mon adresse, **INSTITUT MODERNE**, 30, Avenue Alexandre-Bertrand **Docteur S. H. GRARD, BRUXELLES-FOREST,** Affranchissement pour l'Étranger : Lettres 1 fr. 50 — Cartes 0 fr. 90

GAINES

en tricot élastique lavable, forme mode, marquant la taille, échantonnée devant, stomacale, emboltante derrière, gilet inextensible, baleines souples dev. et der., 4 jarretelles.

Prix, (jusqu'à 105 de hanches)	Colton Fil Solo
N°1 Sans laçage, haut, 31 c.	59 69 79
N°2 Laçage dos ou cotés, h. 31 c.	69 79 89
N°3 Laçage dos ou cotés, h. 35 c.	79 89 119
N°4 Laçage dos ou cotés, h. 45 c.	89 119 149

Recommandé : Laçage dos (le plus pratique).
Commande : indiquer modèle choisi, prix, taille et hanches exactes sur la peau. Envoi rapide. mandat (suppl. port : 5 fr.) c. remb. : joindre 5 fr. à la commande. Catal. illustré et chantill. tous fcs.
Magasins ouv. de 9 h. à 7 h. (Salon essayage.)
A.V. BELLARD, Galas, 22, Fg Montmartre, PARIS-9^e
(Bien se recommander du journal)

TOUT POUR LA MUSIQUE

CHEZ **MASSPACHER**

39-41 Passage du Grand-Café PARIS 2^e Métro : L'Église-Marcé

Catalogue Gratuit sur Demande

RÉUSSIR en tout : Amour, Santé, Affaires, par l'influence astrale. **Astrologie, Cartomancie, Chiromancie, Graphologie.** Consultations 1. les jours de 2 à 8 h. Jeudi et dim. sur rend.-vous. Correspond. date de naissance et 30 fr. **M^{me} RENÉE**, professeur de sciences occultes, 8, avenue Vaugirard-Nouveau, Paris-15^e.

7 fr. le **CENT**. Copies d'ad. et gains suivis à Correspondants 2 sexes pend. loisirs. ÉTAB. SERTIS, 67, LYON.

GAGNEZ 1 000 frs par mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Partout. Écrire : Manufacture PAX G., à Marseille.

MONDIALE-POLICE ex-inspect. police judic. et de sûreté. Rens. Enqu. Filat. etc. T. pays, T. Missions, Divorces, Procès. Prix mod. 6, Bd SAINT-DENIS. Botz : 30-74 : 9 à 19 h. et Dim. 9 à 12 h.

MALADES : Nerveux, Obsédés

Impuissants, adressez-vous à l'**INSTITUT MODERNE DE MÉDECINE**. On vous trouvera les spécialistes les plus expérimentés, l'installation et l'appareillage le plus moderne pour les maladies du p. cœur, voies urinaires (hommes et femmes), syphilis, peau, sang, Rhumatismes, arthritisme, sciaticque. Prix modérés. **RAYONS X, DIATHERMIE - ULTRA-VIOLETS. TOUTES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ MÉDICALE**

INSTITUT MODERNE DE MÉDECINE
9, Rue Papillon (Square Montholon) | 7, Villa Danré, SAINT-DENIS
Consultations tous les jours de 9 h. à 12 heures, 14 h. à 20 heures. Dimanches et fêtes de 9 h. à 12 heures.

TROP BIEN !

Une prison modèle, c'est celle de Perry-aux États-Unis. D'immenses bâtiments à l'aspect coquet mariant agréablement le rouge de la brique au gris de la pierre, n'ayant aucun rapport avec les bâtisses sinistres qui constituent généralement des prisons et dont le seul aspect suffit à inspirer des pensées mélancoliques.

Là-bas, à Perry, tout est gai, et le confort intérieur répond à l'élégance du dehors. Mais les hommes ne sont jamais contents de leur sort. Et les prisonniers de Perry viennent de signer la plus extraordinaire des pétitions. Ils se plaignent d'être trop bien nourris. Les plats sont trop nombreux, trop abondants et trop substantiels. Les mets qui sont servis constituent une nourriture trop échauffante qui, jointe au manque d'exercice, développe la dyspepsie.

M^{me} FLAUBERT VOYANTE, connaît la science des Brahmines qui seule fait réussir en tout. Reçoit de 10 à 12 et 2 à 7. 44, r. de Maistre, 2^e ét. C. t. p. r.

Écritures chez soi. sérieux. — Très lucratif. **RIGUET**, B. P. 15, Le Bourget.

AVENIR Révélé par la célèbre voyante diplômée **M^{me} Thérèse GIRARD**, 78, Av. des Ternes, Paris (17^e). Cour 3^e ét. De 1 à 7 h.

FAITES-MOI CONFIANCE... Contre 1 timbre français de 50 centimes (étranger 1 fr. 50) et sous enveloppe fermée, j'envoie sur demande seulement mon nouveau catalogue 1931, catalogue qui contient de nombreux extraits et des tables de matières très détaillées des ouvrages annoncés, tous ouvrages curieux, intéressants et qui ne vous causeront aucune déception. **A. QUIGNON**, éditeur, 16, rue Alphonse-Daudet, Paris (XIV^e).

M^{me} At. Bénard, 46, r. Turbigo, Paris. Voit tout, assure réussite en tout. Fixe date évén. 1931-32, mois par m. Fac. mariage d'apr. prénoms. Voir ou écrire (envoi date de naissance et 20 fr. 50). Reç. le dimanche.

CLINIQUE médico-chirurgicale, voies urinaires, peau, syphilis, malad. des femmes, 10, rue Beaugrenelle : mét. Beaugrenelle.

M^{me} CHRISTIANE Célèbre. cart. Médium. Ne question. pas. Reçoit t. les j. et dim. de 10 à 12 h. de 2 à 22 h. Traite par correspondance, 20 francs. Date de naissance. 85, avenue du Maine, 3^e étage, Paris, (14^e).

Les **Abonnements de POLICE-MAGAZINE** sont remboursés, en grande partie, par de magnifiques Primes

COPIES ADRESSES et agent 2 sexes deman. partout. Gros gains. Ecr. Établis. P. I. **EDOX**, Marseille.

DÉTATOUAGE sans piqûre, sans acide, disparition certaine, rapide, définitive. Produits avec méthode. Ciné-Photos. Pour opérer soi-même. Sur demande. **Prof. DIUO**, 11, rue Championnet, LILLE.

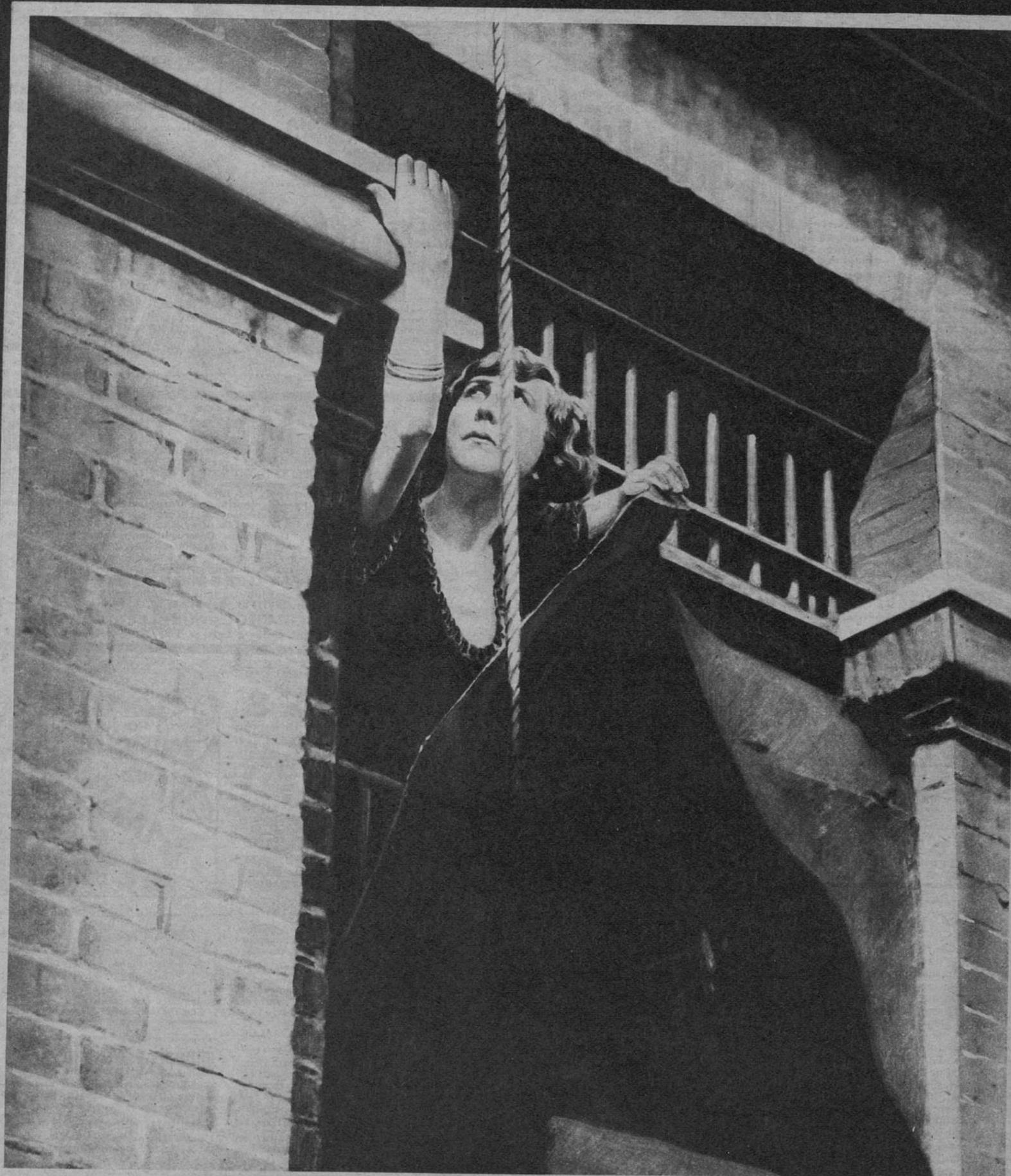
MARTHA MARY Voyante : méthode égypt. transmission de pensée. Fixe date évén. par lect. dans sable et cristal. Tarots. Reçoit de 1 à 7 h. sauf dim. et lundi. Par corresp. 20 fr., 50 70, rue Pixérécourt, PARIS (XX^e), 5^e étage, porte à face. (M^{me} Pl. Fête.)

RENSEIGNEMENTS de toute nature en tous pays. Ganachaud, ex-chef de gendarm. 59, Barbâtre, Reims (Marne).

TRAVAUX CHEZ SOI Le GUIDE LABOR 1931, annuaire du Travail à domicile, indique **4 000 MAISONS** confiant, à Paris et en Province, des travaux divers. Notice contre timbre. **ÉDITIONS LABOR**, 30, La Rochelle

NOUVELLE DÉCOUVERTE permet de soigner Syphilis, Blenno, Prostate, Impuissance, Métrite, Écoulements (anciens ou récents), seul, chez soi, sans piqûres, à l'insu de tous. Résultats remarquables, rapides et certains. Consult. par correspond. (discret) ou venir : **D'ARI**, 71, Rue de Provence, 71, PARIS.

POLICE MAGAZINE



UNE ÉVASION SENSATIONNELLE

Lisez, page 8, le récit de l'évasion réussie par Clara Philipps à la prison de Saint-Quentin (États-Unis). Ce cliché a été pris lors d'une reconstitution de l'évasion.